



L'affaire Larcier

Bernard

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Nous étions, Larcier et moi, sous-officiers aux dragons à Nancy. Je terminais mon service, et Larcier, qui voulait faire sa carrière militaire, était sur le point de rengager. Nous avions passé maréchaux des logis de très bonne heure, et pourtant, dans notre régiment, ce n'était pas facile, car il y avait beaucoup de rengagés; mais il en était parti plusieurs d'un seul coup et nous en avions profité.

Nous n'étions pas très liés avec les autres sous-officiers, qui étaient d'une tout autre génération, je veux dire qu'ils avaient deux ou trois ans de plus que nous, mais ces trois ans étaient trois années de service. C'était considérable.

Quelques-uns d'entre eux ne nous aimaient pas, et avaient fini par nous rendre antipathiques à tous les autres. Cette hostilité qui nous entourait était d'autant plus dangereuse qu'elle ne nous préoccupait pas et que nous ne faisons rien pour l'atténuer. Larcier et moi, nous nous suffisions l'un à l'autre, et nous leur montrions trop clairement que nous n'avions besoin de personne. Comme tous ces sous-officiers n'avaient pas grand chose à faire, quand les classes étaient terminées, et comme peu d'entre eux se préparaient à Saumur, la haine véritable qu'ils nous vouaient était devenue pour eux une espèce de passe-temps, auquel ils eussent difficilement renoncé.

Larcier était du pays, c'est-à-dire que sa famille habitait à dix lieues de là. Il m'emmena un jour chez lui, et je fis la connais-

sance de sa mère et de ses deux jeunes frères. Son père avait été professeur au lycée de Nancy; il était mort d'une fièvre cérébrale, en leur laissant une petite fortune que gérât un de leurs cousins, un vieux monsieur qui avait été notaire dans les Vosges, et qui habitait maintenant à Toul, dans un faubourg.

A sa majorité, Robert Larcier n'avait pas réclamé son compte de tutelle; il lui semblait préférable d'ajourner ces formalités jusqu'à l'époque de son réengagement. Il continuait à recevoir du vieux monsieur les sommes nécessaires à sa modeste vie de sous-officier.

Une rencontre que nous fîmes dans notre garnison changea assez subitement les conditions de notre existence.

Parmi les réservistes, arrivèrent quelques sous-officiers, dont un de mes camarades de lycée. C'était le fils d'un gros marchand de chevaux de Paris, un garçon très bon vivant et qui ne demandait qu'à «tirer» joyeusement sa période d'exercice. Il avait pris une chambre dans le meilleur hôtel, et tous les soirs il nous réunissait à cinq ou six. On buvait, on jouait au baccara. Il y avait là d'autres jeunes gens de Paris: le fils d'un agent de change, un journaliste, un marchand de bronze... Tous ces jeunes gens avaient de l'argent sur eux et étaient passablement joueurs.

Moi, que le jeu a toujours effrayé, je restais un peu à l'écart. De temps en temps, je hasardais une pièce de cent sous, que je perdais, et j'en avais des remords cuisants.

Le malheureux Larcier, par contre, avait un vrai tempérament de joueur. Il perdit un soir plus de cinq cents francs. Comme il était un peu en avance avec son parent, il n'osa pas les lui demander; il n'osa pas non plus les demander à sa mère. Heureusement

que je pus les lui prêter. Mes parents, qui habitaient Chalon-sur-Saône, m'envoyèrent cette somme par mandat.

L'histoire fut propagée avec une certaine perfidie par un sous-officier de l'active, à qui un réserviste l'avait racontée. Le capitaine de Halban, qui commandait notre escadron, fit venir Larcier au bureau et l'attrapa dans les grands prix, à la satisfaction sournoise du chef Audibert, qui détestait particulièrement Larcier. Celui-ci fut très affecté de ces remontrances, qui firent naître en lui un sentiment de révolte. D'ordinaire, c'était un garçon soumis. Mais il faut croire que sa perte au jeu l'avait aigri. Il parla du capitaine avec une vive irritation, et, pour la première fois, s'exaspéra de l'attitude des sous-officiers, qui, jusque-là, l'avait laissé si indifférent.

À la fin, il se dit: «J'aurai payé cette leçon cinq cents francs et je ne jouerai plus. Voilà tout! Je m'arrêterai là et ce ne sera pas cher.»

Le soir, nous traînions dans les rues de la ville. Comme je ne lui proposais pas de retourner à l'hôtel où était installé mon ami de Paris, il se décida à me dire hypocritement:

--Ce n'est peut-être pas gentil de ne pas aller les revoir, sous prétexte que j'ai perdu.

Je cédai, par faiblesse. Nous arrivâmes dans la chambre des réservistes. Le baccara était déjà commencé. Il les regarda d'un air dégagé.

On lui demanda pourquoi il ne jouait pas. Il répondit avec une franchise un peu forcée qu'il avait déjà beaucoup trop perdu, qu'il n'avait pas les moyens de jouer ce jeu-là.

--D'ailleurs, ajouta-t-il, je n'ai pas sur moi de quoi payer. Même si je fais une différence peu importante, de mille ou deux mille francs, je ne pourrai pas la régler dans les vingt-quatre heures, car il me faudra plus d'un jour pour les obtenir de mon vieux parent... J'aime mieux, dit-il encore, mais sans grande conviction, ne pas me mettre tous ces soucis en tête.

On insista:

--Vous n'aurez pas besoin de nous payer tout de suite, nous sommes ici pour une période de vingt-huit jours, encore trois semaines à tirer... Vous voyez que nous sommes de revue!

Il me prit à part, et me dit:

--Ecoute, Ferrat. Je vais jouer simplement pour rattraper les cinq cents francs que tu m'as prêtés...

--Mon vieux, je t'en supplie! Ces cinq cents francs, je n'en ai pas besoin. Tu me les rendras dans un an ou deux ans... Je ne veux pas que tu te remettes à jouer à cause de moi. Tu vas t'enfoncer davantage!...

--Mais non, vieux, j'ai eu une déveine inouïe hier soir, je ne l'aurai pas ce soir... Ce n'est pas possible... Je suis en veine, je sens que je suis en veine... J'ai l'impression que je vais gagner tout ce que je voudrai...

Il n'y avait qu'à le laisser faire... C'était fini... Cette passion l'avait repris. Il n'écouterait plus aucune remontrance.

Il s'assit à la table de jeu, et, quand nous rentrâmes au quartier, à trois heures du matin, il avait perdu près de cinq mille francs...

Nous marchions en silence dans la cour du quartier. Il ne pouvait se décider à monter dans sa chambre.

--Tu penses bien, me dit-il, que je ne veux pas profiter du délai que ces gens-là m'ont accordé; d'autant que, lorsque nous avons eu fini de jouer, ils ne m'ont pas répété ce qu'ils m'avaient dit avant le jeu: que j'avais le temps de les payer, que nous étions entre camarades... Ce ne sont pas de mauvais garçons, ajouta-t-il, mais je sens bien qu'ils n'ont pas voulu, en me disant de ne pas me presser, risquer de retarder la rentrée de leur argent... Oh! j'ai senti cela!...

C'était aussi mon avis. J'aurais voulu qu'au moment où l'on s'était quitté, l'un des gagnants dît à ce malheureux Larcier quelques paroles bienveillantes, mais tous semblaient avoir les lèvres vissées.

Pour ne pas l'affoler, je lui cachai mon impression, je lui dis au contraire qu'ils m'avaient paru, à moi, bien désireux de ne lui causer aucun désagrément...

--Non, non, répéta-t-il, je ne peux pas les faire attendre. Il est quatre heures; je vais tâcher de dormir quelques heures, puis j'irai trouver le vieux, aujourd'hui même, à Toul. Il faudra bien qu'il me donne de l'argent. L'important pour moi, c'est que maman ne soit au courant de rien. Ça lui ferait trop de peine...

--Alors, tu vas demander une permission pour aller à Toul?

--Non, je ne demanderai pas de permission. Il faudrait donner des explications au capiston, lui dire pourquoi je vais là-bas, lui faire ma confession. Après l'algarade de l'autre jour, je ne veux pas... Et je n'ai pas la tête à trouver une blague...

Je ne le reconnaissais plus. Il parlait comme un homme désorbité. Le jeu l'avait complètement changé. C'était auparavant un garçon si régulier, si ordonné et si strict sur les questions de discipline! Un être ardent qui vivait en lui, sans qu'il s'en doutât, était sorti soudain... Jusqu'à sa manière de parler s'était modifiée. Il était plus décidé qu'avant, plus obstiné...

Quelle impression douloureuse de voir se transformer ainsi, d'une façon imprévue, un homme que l'on aime d'amitié, que l'on croit si bien connaître! Nos idées, nos sentiments en sont brusqués...

J'allai le conduire à la gare vers trois heures; le matin il y avait eu une revue, et il n'avait pas pu quitter le quartier. Il arriverait à Toul pour dîner. En somme, avec la complaisance de l'adjudant de semaine, il pouvait très bien ne rentrer que le lendemain matin, vers onze heures, pour le dressage des chevaux. D'ici là, certainement personne ne demanderait après lui. Si l'officier de semaine le cherchait pour le pansage du soir ou pour celui du lendemain matin, on en serait quitte pour inventer quelque histoire; qu'il avait été souffrant et qu'il était monté dans sa chambre... Quand un sous-officier invoque une excuse de ce genre, on ne lui fait pas l'injure de ne pas le croire et l'on n'exige pas qu'il aille à la visite du médecin.

II

Il était donc facile de cacher jusqu'au lendemain l'absence de Larcier. Pourtant je n'étais pas tranquille en le conduisant à la

gare... Lui ne pensait qu'à l'explication fâcheuse qu'il aurait avec son parent.

--L'oncle Bonnel--je l'appelle oncle bien qu'il ne soit que mon cousin--l'oncle Bonnel est un vieil original, très ferme et très autoritaire. Jamais je n'oserai lui dire tout de suite que j'ai perdu de l'argent au jeu. Soi-disant, je viendrai lui réclamer mon compte de tutelle, qui devrait être réglé depuis plusieurs mois... J'ai près de vingt-deux ans, tu sais, je suis entré au service à dix-neuf ans.

--Mais comment se fait-il qu'il n'ait pas encore réglé les comptes en question?

--Oh! parce qu'il est persuadé que l'argent est en meilleures mains chez lui que chez moi... Il a toujours l'air de ne pas me prendre au sérieux. Il a peur que nous dissipions notre petite fortune, que je fasse de mauvais placements... Il l'a dit maintes fois à maman, qui semble tout à fait de son avis. Non qu'elle se méfie de moi! Pauvre maman! Si elle savait que je joue, elle serait stupéfaite et bien attristée!... Non, elle me croit un garçon très rangé, mais elle me trouve tout de même un peu jeune, et elle a une grande confiance dans l'oncle Bonnel.

A ce moment, le train entra en gare. Je serrai la main de Larcier... Je le vois encore au moment où il montait en wagon; il était grand et mince, la taille bien prise dans sa tunique ajustée. (Dans notre régiment, les sous-officiers faisaient «fantaisie». Le colonel était assez coulant.)

Je regardai le train s'éloigner. Larcier, à la portière, hochait la tête en signe d'adieu. Il était préoccupé, mais il s'efforçait de me sourire. En m'en allant, je me disais que j'avais bien tort de me

«biler», qu'il aurait ses cinq mille francs et qu'il en serait quitte pour une scène un peu dure avec son tuteur.

A ce moment, je n'avais pas trop d'inquiétude, mais surtout du remords de lui avoir fait perdre une somme aussi importante. Je me disais que c'était moi qui l'avais mis en relation avec ces réservistes.

Je revins au quartier pour le pansage du soir. Dans la cour, des sous-officiers m'appelèrent. Ils savaient déjà que Larcier avait pris une culotte. Pourtant, il avait été convenu entre les joueurs qu'on n'en parlerait à personne, à cause de l'importance des différences. Or, c'est justement pour cette raison qu'on en parla. Ces jeunes gens racontèrent complaisamment qu'ils avaient joué très cher, et plaignirent le malheureux Larcier.

--Je lui ai pris, pour ma part, deux mille francs, et ça ne me fait aucun plaisir, disait un brigadier de réserve, un employé du Crédit Foncier, qui pensait surnoisement que cette somme ferait un bon appoint pour l'achat projeté d'une voiturette.

Le chef Raoul, du troisième escadron, énonçait, sans s'adresser à moi, des petites réflexions qui m'étaient évidemment destinées. C'était un petit blond, à binocle, qui parlait d'une voix douce, en desserrant à peine les lèvres. Un engagé l'avait surnommé «Pince à sucre».

--Moi, je m'explique qu'on fasse des folies au jeu quand on a les moyens. Larcier ne m'intéresse pas. Il a joué parce qu'il était persuadé qu'il gagnerait. Il a vu devant lui des jeunes gens de Paris qui avaient du pognon, il a voulu en profiter...

--Je ne crois pas que cela soit juste, répondis-je en me contenant. Larcier n'avait besoin de rien; il ne tenait pas à gagner. Il a joué d'abord pour s'amuser, il a perdu, puis il a couru après son argent.

Le chef répondit par un simple signe de doute, poli et légèrement insolent. Il se mit à parler attentivement à un autre sous-officier, masquant à peine son intention de ne pas continuer la conversation avec moi.

Je m'en allai, très agacé, aux écuries, où les hommes de mon peloton avaient commencé le pansage. Je me promenais dans les travées. Au fur et à mesure que je passais devant eux, les cavaliers nonchalants se remettaient à frotter leur bête, mais je faisais bien peu attention à eux.

Soudain, je me trouvai face à face avec l'officier de semaine, le lieutenant Richin de Roisin, qui m'interpella:

--Eh bien, Ferrat, qu'est-ce qu'on me raconte sur Larcier? Il paraît qu'il lui est arrivé quelque chose de désagréable?...

--Mon lieutenant, vous savez?

--Oui, Raynaud me l'a dit.

Le maréchal des logis Raynaud était assez lié avec le lieutenant de Roisin. Ils étaient «pays» et s'étaient tutoyés jadis.

Je vis bien ce qui s'était passé. Les sous-officiers n'auraient jamais osé ouvertement rapporter l'histoire aux officiers, mais ils savaient bien que Raynaud la dirait en copain, à l'officier, et que, par ce dernier, elle serait colportée en haut lieu.

Le lieutenant de Roisin me fit d'abord un cours de morale sur les dangers du jeu, puis il me demanda des détails sur la partie, et se mit à me raconter lui-même des histoires de baccara avec tant de passion qu'il en oublia d'envoyer les chevaux à l'abreuvoir. On sonna la soupe. Tous les chevaux des autres pelotons étaient déjà rentrés manger leur avoine... Et nos hommes de la travée, étonnés d'une séance si prolongée, continuaient à étriller leur monture. Les plus proches étaient excédés par le travail que leur imposait le fatigant voisinage du lieutenant.

Ce soir-là, j'évitai d'aller dîner à la cantine. Je m'en allai à un petit restaurant où je savais me trouver seul. Mais, à neuf heures, il me fallut rentrer au quartier pour rendre l'appel de mon peloton, d'autant plus qu'en l'absence de Larcier, je voulais rendre également l'appel au peloton d'à côté.

Après neuf heures, les sous-officiers qui ne sortaient pas en ville--et, comme ce soir-là ce n'était pas jour de théâtre, ils étaient assez nombreux--les chefs, les fourriers, les maréchaux des logis se rendirent à la cantine, où ils restèrent à deviser, auprès du comptoir, jusqu'à l'extinction des feux.

L'un d'eux, probablement délégué par le groupe, m'invita à venir auprès d'eux. Ils tenaient «à m'avoir». Par une espèce de bravade, j'acceptai leur invitation, et je passai une heure en leur compagnie. Ils me parlaient de Larcier avec une compassion feinte. Mais je les sentais tous ligüés contre lui et contre moi. Peut-être, si j'avais passé la soirée avec un seul d'entre eux, eus-sé-je éveillé en lui un peu de vraie sympathie et vaincu son parti pris de rancune et de haine. Mais je sentais bien que je n'entame-rais pas un tel faisceau de malveillances. Ils détestaient franchement Larcier. Cette histoire qui arrivait les vengeait. C'était une

aubaine que leur envoyait le destin; ils n'auraient jamais eu la générosité d'y renoncer.

III

Dans ma chambre, j'étais plus tranquille. Je couchais dans une chambre à trois lits, qu'habitaient aussi Larcier et un sous-officier qui travaillait au bureau du major. C'était un gros garçon distrait, qui frayait peu avec les autres maréchaux des logis. Il passait pour un bête, parce qu'il avait des divertissements à lui. Il s'occupait constamment de statistiques, était très emballé sur la géographie et dressait constamment sur des feuilles de situation des listes de villes. On n'a jamais pu savoir si ça servait à quelque chose. En tout cas, il s'y donnait cœur et âme.

Nous n'étions pas mal ensemble, mais c'est à peine si nous nous disions bonjour et bonsoir, un signe de tête en entrant, un petit grognement en sortant. Léonard était en somme le compagnon le plus agréable que nous puissions avoir, puisqu'il nous en fallait un. D'ailleurs nous étions très peu à la chambre; nous y rentrions pour nous coucher, d'ordinaire assez tard; nous en sortions le matin de bonne heure et n'y rentrions que pour nous habiller.

Léonard travaillait quelquefois la nuit à ses statistiques, en laissant sa lampe allumée; c'était une petite lampe à abat-jour, qui ne gênait pas notre sommeil. Notre compagnon nous était reconnaissant de cette tolérance. Nous sentions sa gratitude plutôt que nous l'éprouvions, car elle ne se manifestait pas.

Je me couchai ce soir-là très fatigué et je fus long à m'endormir. Léonard travailla assez tard et, quand il éteignit sa lampe, je restai longtemps dans l'obscurité, les yeux grands ouverts; mais je finis par m'endormir et la nuit, dès lors, passa si vite, que j'entendis, presque tout de suite après, la sonnerie du réveil. Elle me parut plus déchirante encore que d'habitude. Le jour était gris, j'étais accablé de sommeil et je me rendormis malgré moi pendant quelques instants. A la rigueur, j'aurais pu descendre plus tard encore, car ma présence aux écuries, au moment de la corvée des litières, n'était pas absolument nécessaire; il suffisait que le sous-officier de semaine fût là. Mais, après tout, le lieutenant de semaine, mauvais coucheur, pouvait s'étonner de mon absence, ou, ce qui était plus grave, de l'absence de Larcier. Or, personne n'était là pour en donner une raison. Je me violentai et me levai, la tête lourde, le cœur barbouillé. Je descendis aux écuries, mais il n'y avait pas de danger, l'officier n'était pas là. Quand les hommes eurent donné les bottes de foin et qu'ils furent remontés dans leur chambre, j'entrai à la cantine où les bols de café noir et les miches de pain étaient disposés le long des tables. Je me sentais mal fichu; j'avais envie de remonter me coucher, mais je me dis que, si je me couchais, je n'aurais peut-être pas la force de me lever pour le pansage de neuf heures, et il fallait encore être là, à cause de Larcier.

Le pansage fini, la soupe sonnée, je commençai à me sentir un peu énervé. C'était vers dix heures et demie que Larcier devait rentrer au quartier: le train de Toul arrivait à dix heures vingt. Je compris que je n'aurais pas la patience d'attendre cette demi-heure au quartier; je me fis donner un hâtif coup de brosse par un garçon d'écurie et je filai vers la gare.

Le train de Toul était en retard de quinze minutes. Mon impatience semblait l'attirer. Gagnerait-il sur son retard? N'allait-il pas apparaître au tournant, dans la percée des rochers? Je voyais d'avance la machine noire déboucher de là-bas, comme poussée par sa suite de wagons, puis toute la file s'arrêter le long du quai, les portières s'ouvrir et battre, et le visage de Larcier dans la foule. J'entendais d'avance ma question anxieuse: «Eh bien, as-tu l'argent?...»

Cependant le train n'arrivait pas, et, loin de regagner son retard, il semblait qu'il l'eût encore accru... Cela commençait à devenir inquiétant, car, s'il arrivait à onze heures moins vingt, nous n'aurions que le temps, Larcier et moi, de courir au quartier nous mettre en pantalon de cheval et d'arriver au manège où nous «prendrions» certainement quelque chose, car l'officier nous attendrait rageusement, en tapant sa botte avec son stick.

Dix heures trente-sept... dix heures trente-huit... dix heures trente-neuf... Une espèce de cloche geignarde et chantante annonce le train de Toul. Quelques instants après, un gros rugissement... Le train paraît dans la percée. Et voilà qu'il stoppe d'abord, on ne sait pourquoi, sans entrer en gare... C'est que la voie n'est pas libre: un train de marchandises se gare en aval de la station. Dans le train de Toul, les gens se montrent aux portières, mais je n'aperçois pas le képi de Larcier. C'est d'un mauvais augure!... Il sait que le train est en retard, il doit s'impacienter et craindre de ne pas être à l'heure au dressage. Comment se fait-il qu'il ne montre pas à la portière une tête inquiète?

J'étais de plus en plus énervé. Enfin, la locomotive reprit sa marche, le train entra en gare. J'étais monté sur un banc pour mieux voir dans la foule l'uniforme de Larcier, mais il ne descen-

dit que des gens en noir ou en gris... Là-bas, peut-être... non, ce n'était qu'un soldat de la ligne qui, pesamment, sortait d'un wagon...

Larcier n'était pas là. Pourquoi?

Mais je ne pouvais perdre mon temps à me le demander. Je courus vers le quartier, la tête confuse. Je ne savais pas ce que j'allais raconter là-bas pour excuser l'absence de mon ami... Enfin, j'aurais toujours la ressource de dire qu'il était malade.

Je me mis en tenue en toute hâte et descendis au manège. L'officier, comme je le pensais, attendait avec impatience, en se promenant devant le front des chevaux. Les maréchaux des logis et les brigadiers qui montaient au dressage étaient déjà tous à leur poste; il ne manquait que Larcier et moi. J'allai droit à l'officier et lui dis que mon camarade était souffrant. Il leva les épaules:

--Il a mal aux cheveux... Il faudra soigner ça!...

Puis on ramena à l'écurie la bête de Larcier. Nous montâmes à cheval et entrâmes dans le manège.

J'étais en tête de la reprise, chevauchant «Calomel», une bête assez douce, habituée à ma monte nonchalante, qui s'étonna et rua ce jour-là, serrée peut-être trop nerveusement entre mes jambes. Je ramassai quelques observations pour gêner dans leurs voltes la file de mes camarades. Heureusement qu'une demi-volte individuelle, en renversant l'ordre des cavaliers, me fit me trouver à la queue de la reprise. Dès lors, je cessai de vouloir imposer ma volonté à Calomel qui, déjà soumis à un précoce esprit

de servitude, imita fidèlement ses compagnons de manège dans leurs exercices successifs.

Je pensais à ce que je ferais après déjeuner, dans l'après-midi. Je partirais évidemment pour Toul... Aussitôt descendu de cheval, je prévins le chef que je ne serais pas là pour le pansage, et je pris le train de trois heures, après avoir traîné quelque temps dans la ville et attendu sans espoir à la gare un train omnibus qui arrivait à une heure quarante-cinq, venant aussi de Toul et qui avait quelque chance de ramener mon ami.

Je savais où demeurait le tuteur de Larcier. Un dimanche, nous étions allés à Toul pour nous promener et j'avais accompagné Larcier chez son parent. J'étais resté à la porte, devant la grille du petit jardin et j'avais vu le vieillard reconduire mon ami; mais, comme j'étais à quinze ou vingt pas de la grille au moment où Larcier sortait du jardin, je n'avais pas été présenté à M. Bonnel.

La propriété était située dans les environs de Toul, à quinze cents pas de la gare, dans un petit groupe de maisons entourées de jardinets. Je suivis la route qui conduisait à cette sorte de hameau; c'était un chemin bordé d'arbres; de temps en temps on passait devant une usine ou devant un chantier de bois; tout autour, c'étaient des champs. La maison Bonnel ne se voyait pas de loin; elle était placée à une centaine de pas d'un coude de la route. J'étais impatient d'y parvenir, et moi qui suis d'ordinaire un peu gêné d'aller chez des gens que je ne connais pas, je n'éprouvais ce jour-là aucune espèce d'embarras, tant j'étais poussé par ma hâte amicale de savoir ce qu'il était advenu de Larcier.

Comme j'allais arriver au coude de la route, je croisai deux ouvriers qui parlaient, et j'entendis cette phrase:

--Ça s'est passé vers les deux heures du matin... Il doit être en Belgique depuis longtemps ou en Allemagne. Allez, ils ne l'attraperont pas de sitôt...

Pris par une soudaine inquiétude, je m'arrêtai brusquement avant de tourner le coude du chemin, comme si j'avais peur de ce que j'allais voir, sur cette partie encore cachée de la route.

Je me remis en route avec effort, les jambes fatiguées, et, comme je dépassais l'angle, j'aperçus une cinquantaine de personnes en arrêt devant la maison Bonnel.

C'est à peine si j'eus la force de marcher jusque-là. J'avais si peur de voir confirmer ce que je devinais! Je n'avançais plus que pour suivre le mouvement commencé, et je me mêlai à la foule qui se promenait devant la grille. Quelques-uns des curieux qui étaient là me dévisagèrent, et l'un d'eux remarqua le numéro que je portais à mon col. S'adressant à un vieux monsieur qui se trouvait à la porte, il lui dit:

--Monsieur le commissaire, voilà justement un sous-officier du même régiment.

Le commissaire avait le visage enfoui dans une barbe grise, et portait au-dessus des yeux deux épis menaçants. Il me demanda:

--Vous connaissez Larcier?

--Oui, monsieur, répondis-je d'une voix faible, je le connais; mais que s'est-il passé? Je viens d'arriver à Toul et ne suis au courant de rien...

--Il s'est passé que votre camarade a tué son vieux cousin... Mais j'ai des renseignements à vous demander. Nous n'allons pas rester là, venez avec moi dans la maison.

Nous entrâmes ensemble dans la salle à manger. Le commissaire s'installa au coin de la table en vieux chêne, sortit des papiers de sa poche, après avoir fait signe à son secrétaire de venir nous rejoindre. Il me raconta qu'il avait téléphoné à notre ville de garnison... que le colonel avait confirmé l'absence du maréchal des logis Larcier. Le commissaire savait déjà que mon malheureux ami avait perdu de l'argent au jeu. Il avait été facile de reconstituer la scène violente qui s'était passée chez le tuteur. On avait trouvé dans le bureau de M. Bonnel des traces de sang; le plancher avait été lavé; la porte du coffre-fort était ouverte, le trousseau de clés se trouvait dessus. Le vieillard avait dû être frappé au moment où il venait d'ouvrir ce coffre. Les recherches faites pour retrouver son cadavre avaient été vaines jusque-là. On avait mis la main simplement sur les vêtements de l'assassin: son uniforme de sous-officier de dragons roulé et jeté derrière une borne, dans un coin du jardin.

L'assassin avait dû, en effet, se procurer dans la maison des vêtements civils, afin de n'être pas aperçu dans un costume aussi voyant. Ce fut du moins la première hypothèse qui vint à l'esprit. Mais on s'était rallié ensuite à une autre: ce n'était pas pour cette raison que Larcier s'était dépouillé de son uniforme, c'était probablement parce qu'il était plein de sang. En effet, la tunique et le pantalon avaient été soigneusement lessivés pour faire d'abord disparaître des maculatures, mais il était probable que Larcier avait renoncé à les mettre parce qu'ils étaient trop humides. Il

s'était donc décidé à prendre des vêtements de son tuteur, qui était à peu près de sa taille.

Mais où avait disparu le corps de l'infortuné M. Bonnel, c'est ce que le commissaire n'avait encore pu découvrir. On avait examiné soigneusement le sol du jardin... La terre--dure partout--n'avait été nulle part remuée.

Le commissaire me pria de rester encore vingt-quatre heures à Toul, afin d'éclairer la justice. Il demanderait d'ailleurs, par téléphone, la permission au colonel.

Je n'étais pas fâché de ne pas retourner au quartier où ce drame effroyable avait dû mettre en rumeur le clan haineux des ennemis de Larcier; mais, ce qui dominait en moi, c'était le désir de retrouver l'assassin pour lui parler, pour apprendre de lui la façon dont le crime s'était commis. Il m'était impossible de croire que Larcier eût pu assassiner son homme... Jamais il n'avait pu avoir la volonté de le tuer... Etait-il même capable d'un de ces mouvements de colère qui amènent un de ces meurtres presque involontaires que des impulsifs sont capables de commettre?

J'avais, il est vrai, constaté un changement dans le caractère de Larcier depuis qu'il s'était mis à jouer. Mais cette modification était-elle suffisante pour avoir fait de mon ami un assassin? J'étais persuadé qu'un accident quelconque s'était produit. Au cours d'une discussion violente, le vieillard était peut-être tombé, s'était tué dans sa chute... et Larcier avait fait disparaître le corps, l'avait enfoui par crainte d'être accusé d'un meurtre...

C'était ainsi évidemment que le drame s'était passé. Pourtant je n'en étais pas sûr... Un horrible doute m'envahissait: si pourtant Larcier avait été capable de tuer!... C'était pour me débarras-

ser de cette pensée affreuse que j'aurais voulu revoir mon ami, obtenir de lui le récit de cette tragique aventure...

Ces réflexions que je me faisais à moi-même, je les communiquai au commissaire. Mais il m'écouta distraitemment; et d'ailleurs, intimidé par son incrédulité, je ne lui parlai pas, je le sentis bien, avec assez de véhémence. J'ai toujours la volonté de défendre mes amis, mais je manque d'autorité naturelle et de combativité. Les gens ont l'air de m'écouter, dans ce cas-là, avec une indulgence supérieure, comme s'ils voulaient dire: «Vous avez raison de défendre votre ami, c'est gentil; mais nous ne vous croyons pas: cette amitié même vous rend suspect.»

Pour le commissaire de police, l'affaire était des plus claires: Larcier avait perdu de l'argent au jeu, était venu en demander à son tuteur, et, comme celui-ci refusait de lui en donner, il l'avait tué. On savait qui était l'assassin. On l'aurait, c'était fatal.

Je ne comprenais pas pourquoi il ne se mettait pas tout de suite à ses troussees, et je résolus, puisque la justice était si lente à s'emparer de Larcier, de découvrir moi-même les traces de mon ami et de le joindre au plus tôt pour avoir avec lui l'explication nécessaire. Comme le commissaire parlait au téléphone à mon colonel, je le priai de demander pour moi une permission un peu plus longue. Je me faisais fort de retrouver Larcier et de le ramener à la justice...

Le commissaire appuya ma demande, non pas qu'il tînt beaucoup à mon aide et qu'il crût énormément à l'efficacité de mes recherches, mais il fit cela par complaisance; il pensait sans doute que je voulais avoir une permission et que j'avais saisi avec empressement ce prétexte pour quitter le quartier une quinzaine de

jours. Je ne me donnai pas la peine de combattre cette opinion injurieuse. L'important était que le colonel consentît à me donner deux semaines de liberté.

Je décidai cependant de rentrer au quartier le soir, pour prendre mes vêtements, car j'étais parti à Toul sans d'autres effets que ceux que j'avais sur moi. D'ailleurs, j'avais aussi mon projet en rentrant dans notre ville de garnison.

Je savais que Larcier avait une amie. Il m'avait parlé d'elle, assez discrètement. Par une sorte de pudeur sentimentale, il n'aimait pas, même à ses amis, parler de ses affaires de cœur.

C'était une jeune femme, veuve depuis peu. Je savais qu'elle était de mœurs irréprochables. Larcier m'avait parlé d'elle; ils s'aimaient je crois beaucoup et avaient formé le projet de s'épouser. Elle n'habitait pas la ville même où nous étions, mais le petit bourg de Saint-Renaud, qui se trouve à une demi-heure de là. C'était là que Larcier se rendait une ou deux fois par semaine, le soir. Le dimanche, en effet, il ne pouvait pas voir son amie, à cause de toute la famille qui se trouvait rassemblée autour d'elle.

Après avoir passé la nuit au quartier--j'étais trop fatigué pour chercher un hôtel en ville--je partis le matin de très bonne heure. Je n'avais vu au quartier que mon compagnon de chambre, le sous-officier statisticien qui m'avait demandé quelques renseignements sur l'affaire Larcier, qui les avait écoutés en songeant, et qui s'était remis à ses travaux inutiles en hochant la tête, sans que je pusse savoir ce que ce signe voulait bien exprimer.

Je quittai donc le quartier le lendemain matin au réveil. Le seul de mes camarades que je pouvais rencontrer à cette heure était un sous-officier, le maréchal des logis de garde, qui se tenait

devant la porte du quartier. Je filai rapidement devant lui, en lui faisant un signe de tête, avec l'allure d'un homme qui ne tient pas à engager la conversation. Je savais quel était leur état d'esprit à tous, avec quel air de fausse pitié ils me parleraient, et qu'ils ne demandaient pas mieux que d'être gentils pour moi et aimables, maintenant que le destin leur avait donné cette féroce satisfaction de pouvoir considérer mon malheureux ami comme un criminel.

Comme je m'éloignais du quartier à grands pas, l'officier de semaine m'appela.

--Mon lieutenant, lui dis-je, je vais en permission...

Il fit simplement: «Ah!» Je crus qu'il allait me parler de Larcier et j'étais déjà énervé de ce que j'allais entendre, mais il ne trouva probablement pas la phrase à me dire, car il inclina la tête pour me donner congé et reprit la route du quartier. J'aurais été ennuyé de lui parler, mais je fus un peu déçu qu'il ne me dît rien.

Ce récit est une confession, et je dois révéler tout ce qui se passa en moi.

Depuis la veille, j'étais malheureux, j'avais comme une douleur physique dans les membres. Je m'assis en face de la gare une heure avant le départ du train qui devait me conduire à Saint-Renaud. Or, il se produisit en moi, à ce moment, une espèce de détente, et j'éprouvai une heure de lassitude heureuse, oui, heureuse. J'étais content d'être en permission; j'étais content de faire la connaissance de la jeune amie de Larcier. Tout ceci était très vague encore et, heureusement pour moi, à ce moment-là je n'osais me formuler ces raisons de satisfaction, car je les aurais combattues avec horreur. Mais il est certain maintenant que cette

impression de liberté et aussi cet espoir de voir et de consoler une jeune femme me firent oublier pour un moment bien des choses...

IV

Le petit café où j'étais assis occupait le rez-de-chaussée d'une espèce d'auberge, où venaient séjourner pendant quelques heures les voyageurs qu'une mauvaise correspondance de trains obligeait à demeurer une partie de la nuit aux environs de la station. A cette heure matinale, il n'y avait, en dehors de moi, dans la salle, que deux consommateurs, des marchands de bestiaux, qui avaient commencé une partie d'écarté avec de vieilles cartes tordues. J'avais en face de moi un billard usé; sur le mur, une pancarte jaunie indiquait une série de coups, des massés, des quatre-bandes et des rétros.

Cette sorte de vague contentement fatigué persista pendant le petit trajet en chemin de fer. J'étais seul dans mon compartiment. La campagne au dehors était fraîche, déserte et claire. J'avais bien dormi la nuit, et j'étais en bon état de santé. Je n'avais aucune impatience d'arriver à l'endroit où j'allais parce que je savais que j'y arriverais trop tôt et que je serais obligé de me promener dans les rues de la petite ville avant de pouvoir aller rendre visite à M^{me} Chéron.

Le train, après une demi-heure de route, s'arrêta pour la première fois dans une gentille petite gare aux fenêtres fleuries, ornée sur un côté d'un petit jardinet. A la porte, un omnibus anonyme attendait le train. Le conducteur, descendu de son siège,

avait entamé une conversation lente et peu passionnée avec un vieux vagabond de l'endroit.

Je descendis le chemin qui conduisait aux premières maisons. Puis je m'en allai jusqu'au cœur de la ville. La poste, une grande épicerie, une pâtisserie, un marchand d'essence pour automobiles, un petit café et une mercerie étaient rangés proprement autour d'un assez grand espace qui s'ornait en son milieu d'une statue de général que j'allai reconnaître, moins par curiosité que par désœuvrement. Mais le nom ne me dit rien.

Cette petite ville matinale était déjà éveillée; les rideaux des fenêtres étaient tirés et les devantures des magasins s'ouvraient. Comme je traversais la place, un grand attelage de bœufs longeait une des rues qui la bordaient. Ces bœufs tiraient un énorme tronc d'arbre qui semblait avoir été mis là pour compléter le paysage. C'est ainsi que différents véhicules, camions de livraison, limousines et taxis, croisent un mitron porteur d'un panier, sur ces prospectus illustrés où s'étend la façade exagérément développée d'un grand magasin.

Je m'assis sur un banc, décidé à goûter pendant quelques instants le calme et le charme de cette petite place; mais, au bout de deux minutes, je m'aperçus que j'y étais peu sensible, et qu'il me fallait me forcer pour me complaire encore à la poésie du lieu. Je décidai d'aller dans le petit café et d'écrire une lettre à M^{me} Chéron, afin de la prévenir de mon arrivée et de lui annoncer ma visite pour dans deux heures. Il fallait la préparer à me voir et lui permettre de s'habiller.

Je lui écrivis donc un mot dans ce sens et je le fis porter à domicile par un gamin qui se trouvait à la porte du café, dans l'atti-

tude nonchalante de ces jeunes gens sans position, sévèrement jugés par l'opinion publique qui prétend qu'ils cherchent de l'ouvrage et prient le bon Dieu de n'en pas trouver... Puis, après avoir pris un second café noir, après avoir fait l'inventaire du petit établissement où je me trouvais et constaté qu'il ne renfermait que les classiques accessoires d'un petit café provincial, après avoir, sur le billard au drap aminci et sec, aux bandes inflexibles, préparé, en plaçant les billes, quelques carambolages inratables, je demandai le Bottin des départements et je m'absorbai longtemps dans une étude géographique du département de Meurthe-et-Moselle.

Je m'ennuyais, j'aurais voulu parler à quelqu'un, mais la seule personne qui se trouvât au café était la patronne, une dame âgée, insociable à force d'être grosse, et dont le visage ne marquait d'ailleurs aucune cordialité... Les deux heures ne se tiraient pas. J'essayai de m'endormir, mais j'étais très mal installé sur cette banquette que recouvrait une glissante moleskine.

Pourtant, il valait encore mieux rester là que d'errer dans la rue ou dans la campagne. J'aurais pu acheter un livre à la papeterie voisine... Je n'avais aucun goût pour la lecture et pour entrer dans des histoires fictives quand j'étais moi-même mêlé à une aventure tragique et vraie; et puis le charme de la lecture ne m'attire vraiment que lorsque je n'ai pas le temps de m'y livrer...

Enfin cette chose invraisemblable arriva que la grande aiguille de la pendule finit tout de même le double tour qu'elle devait accomplir et que je pus me diriger vers la petite rue où habitait M^{me} Chéron.

Je me trouvai bientôt devant une grille, en face d'une petite maison blanche, bien carrée, précédée d'un jardin où se trouvaient une pièce d'eau, sans eau, et une boule de verre sur un trépied. Je me dis, pour excuser ce décor, que M^{me} Chéron n'habitait pas chez elle, mais chez ses beaux-parents, et que cette boule de verre ne lui était pas imputable. Une Atalante en plâtre sale, à l'entrée d'un bosquet, s'élançait dans une course éternelle. J'arrivai jusqu'à un perron et à une porte vitrée, derrière laquelle se trouvait la plus âgée des femmes de ménage de France, dont le visage, serré dans un bonnet, se rétrécissait à vue d'œil. Elle me fit entrer dans un salon obscur où tout, piano, fauteuils et pendule, était recouvert de housses. Il semblait qu'un invisible éteignoir pesât sur cette pièce. Je m'assis sur un canapé qui, sous sa housse blanche, se boursoufflait de petits paquets de camphre ou de naphthaline. J'étais le seul objet qui ne fût pas recouvert d'un dessus protecteur. Il me semblait que je profanais ce mystère, et qu'arrivant, moi, intrus, au milieu de ces choses endormies, il n'y avait aucune raison pour que je ne m'endormisse point à mon tour. Je me sentais m'identifier peu à peu à ce mobilier engourdi et ce fut une surprise et un sursaut quand la porte craqua et que la lumière envahit à nouveau ce séjour du sommeil.

--Oh! vous êtes dans une complète obscurité, monsieur! Je ne comprends pas Emérancie de vous laisser ainsi là-dedans. Pourquoi n'a-t-elle pas ouvert les fenêtres?

Et M^{me} Chéron, sans aucun respect pour le sommeil des fauteuils, bousculant les meubles qui lui barraient le chemin, alla jusqu'à la fenêtre. D'un geste vigoureux, elle triompha de la mauvaise volonté geignante de la fenêtre et releva jusqu'au ciel les persiennes rétives et qui grinçaient. Puis elle se retourna. Je me

trouvai en présence d'une femme blonde, plutôt petite et mince, avec de beaux yeux gris et doux et des dents éclatantes. Elle s'assit en face de moi, le visage empreint d'une gravité qui lui seyait d'autant plus qu'on sentait bien qu'elle ne lui était pas habituelle.

--Croyez-vous, me dit-elle, quelle chose épouvantable!... Je ne sais plus que penser... Qu'est-il arrivé, au juste?

Je lui racontai ma visite à Toul et comment j'avais appris ce qu'elle savait maintenant par la lecture des journaux. Elle me dit avec beaucoup d'expansion toute sa peine et tout l'énervement que lui causait l'attitude de sa famille, depuis longtemps défavorable à Larcier et qui, avec un air apitoyé, triomphait de ce malheur. Elle avait donc autour d'elle la même hostilité hypocrite que celle que j'avais laissée au quartier, et ce fut pour nous deux un grand soulagement de nous retrouver l'un et l'autre et de communier dans notre amitié pour le pauvre Larcier.

Nous avions eu la même idée: on était bien forcé de s'incliner devant le faisceau de preuves qu'avait réunies la justice, mais il nous était impossible de croire que Larcier fût un criminel.

Elle n'avait pas comme moi imaginé l'hypothèse d'un accident, et ses impressions avaient été plus confuses. Aussi fut-elle très soulagée quand je lui parlai de ma supposition. Elle aussi désirait revoir Larcier, lui parler, entendre de lui le récit de ce qui s'était passé. Ce qui nous effrayait un peu, c'est qu'il ne nous eût pas écrit; mais, après tout, s'il voulait se soustraire aux recherches de la justice, il était un peu dangereux de nous donner de ses nouvelles. Je dis à M^{me} Chéron que j'allais me mettre à la recherche de mon camarade, et que j'avais obtenu une permission pour cela.

Elle me remercia avec effusion; elle allait passer au milieu de sa famille des journées intolérables... Elle m'envia d'avoir trouvé cette occupation, et du mouvement que je me donnerais. Elle aurait bien voulu pouvoir se joindre à moi, mais comment?

--Ne pourrions-nous pas, lui dis-je, imaginer un voyage quelconque chez une de vos amies, et vous viendriez me rejoindre, pour nous mettre tous deux en campagne?

Elle réfléchit quelques instants et hocha légèrement la tête... Ce n'était guère possible... Elle avait bien une amie qui habitait Lille et chez qui elle aurait pu aller soi-disant pendant quelques jours... Je la pressai de mettre cette idée à exécution. Si son amie lui était dévouée, elle pouvait lui exposer tout ce qui en était. Cette amie se chargerait volontiers d'envoyer à la famille toutes les lettres qu'elle lui ferait parvenir à Lille, et pendant ce temps, nous irions tous les deux poursuivre notre enquête, chercher à la trace l'ami qui s'était enfui.

J'avais vu tout de suite que M^{me} Chéron était une personne un peu timide et très docile.

Elle subissait l'influence de sa famille, mais si une influence plus proche se trouvait agir sur elle, sa docilité la faisait instantanément changer de maître. Moi qui ne suis pas très énergique pour moi-même, je la sollicitai énergiquement de parler à sa famille. Elle voulait n'en dire quelques mots que le soir; mais le temps pressait. Je l'obligeai à monter tout de suite chez elle et à dire pourquoi j'étais venu. On n'avait pas besoin de savoir que j'étais l'ami de Larcier. Je connaissais simplement M^{me} Tubaud, de Lille, qui m'avait chargé de venir l'inviter tout de suite et la prier de se rendre sans retard dans le Nord.

M^{me} Tubaud semblait dire qu'il y aurait un mariage en train pour M^{me} Chéron et un monsieur à qui elle voulait la présenter sans retard. Nous savions que cet argument agirait sur la famille qui était assez désireuse de la voir se marier, d'autant plus que le bruit qui pouvait se faire autour des fiançailles probables entre le malheureux Larcier et M^{me} Chéron s'éteindrait de lui-même dès qu'on la verrait accepter d'autres projets.

--Ne pensez-vous pas, dit-elle, que vous feriez bien de déjeuner avec nous?

Mais c'était une idée imprudente! On m'interrogerait sur les Tubaud... Je risquerais de dire des bêtises... Il valait mieux que je reprenne tout de suite le train pour la prochaine station. M^{me} Chéron prendrait elle-même le train de trois heures et je la retrouverais sur la route.

V

J'avais besoin de faire de grands efforts de mémoire pour me rappeler que j'étais en somme dans une passe très triste de ma vie et pour ne pas me sentir trop léger, pendant que j'attendais, à la petite gare du Herchis, Blanche Chéron, qui était partie de chez elle deux heures après moi. Enfin, le train entra en gare, et j'eus d'abord une angoisse de ne pas la voir à une portière... Mais j'aperçus son canotier au ruban blanc, ses cheveux blonds, son visage clair.

Je montai dans son compartiment et lui serrai la main. Nous nous connaissions depuis longtemps désormais.

Le voyage jusqu'à Toul fut occupé par toutes sortes de conversations sur le bourg où elle habitait, sur son veuvage, sur sa vie de jeune fille. Au début, nous avions pris un petit air triste, en raison du deuil amical qui nous frappait tous deux; mais ce ton mélancolique avait disparu peu à peu. Pourtant, en arrivant à Toul, nous nous sentîmes devenir graves... C'était là que s'était passé le drame, et qu'il faudrait commencer notre enquête.

Je décidai d'abord de conduire Blanche à l'hôtel de Lorraine, pendant que j'irais jusqu'à la maison du crime et que je tâcherais de savoir si l'instruction n'avait pas fait quelque progrès.

Quand j'arrivai à la maison Bonnel, je ne trouvai là qu'un vieux garde de ville à qui on avait donné la surveillance des diverses pièces à conviction qui n'avaient pas encore été démenagées. On les avait laissées dans la salle à manger de façon à reconstituer au besoin les principales scènes du crime en présence du magistrat instructeur. Je ne pus rien tirer de ce vieux garde, que l'affaire Bonnel semblait intéresser fort peu, et qui paraissait troublé seulement par les incartades de quelques gamins qui, au bout de la rue, s'amusaient à dégrader un réverbère. J'allais quitter la maison et me rendre à l'hôtel, quand je rencontrai une vieille femme en noir qui habitait la maison d'à côté et qui m'avait probablement vu la veille parmi les gens qui entouraient la maison du crime. Elle se mit à m'interroger curieusement sur la vie de Larcier.

Elle me dit qu'elle l'avait vu entrer l'avant-veille au soir chez son cousin, et que le vieillard avait reçu, dans la même journée, une somme d'argent du boucher Félix, avec qui il était en relations d'affaires.

Ce vieux Bonnel, en effet, faisait des opérations de banque, plaçait des fonds pour le compte des petits commerçants de la localité.

J'allai voir le boucher, car il ne fallait négliger aucun élément d'enquête. Ce boucher, qui habitait à la sortie de la ville, me donna avec empressement tous les renseignements que je lui demandai. C'était un grand gaillard, un vrai boucher, frisé, coloré et gras à l'ordonnance. Il paraissait très content d'avoir été mêlé à cette affaire. Il craignait bien que son argent ne fût perdu; mais, il ne s'agissait que d'une somme de trois cents francs qu'il avait apportée à M. Bonnel pour acheter quelques petites actions d'un emprunt étranger, à vingt-cinq francs l'une. M. Bonnel lui avait recommandé cette petite spéculation. Il avait donc versé les trois cents francs en trois billets de cent francs... «Peut-être, ajouta-t-il, que ces trois billets pourraient faire retrouver la piste de l'assassin. Je me souviens qu'ils étaient marqués de sang. Je les avais eus moi-même aux abattoirs et je les avais presque refusés, tellement qu'ils étaient tachés.»

Je rentrai à l'hôtel, muni de cette indication qui pouvait donner un point de départ à nos recherches. M^{me} Chéron m'attendait pour dîner. Sa chambre avait maintenant un air habité et charmant. Ce n'était plus une chambre d'hôtel; le logis avait pris quelque chose d'elle...

Je lui racontai sans retard le premier résultat de mon enquête. Puis je lui dis ce que j'avais décidé. Larcier, pour s'enfuir, avait dû prendre un train à la gare de Toul, ou dans une des stations voisines; nous n'avions qu'à nous rendre d'abord à la gare de Toul, puis dans toutes les petites gares des environs pour demander aux préposées aux billets si elles n'avaient pas donné un billet

de chemin de fer et de la monnaie, en échange d'un billet de banque taché de sang.

Nous allâmes, dès le soir, à la gare de Toul, sans grand espoir d'obtenir un renseignement satisfaisant, car il était douteux que Larcier eût pris le train à cet endroit. La préposée aux billets était certaine de n'avoir pas reçu de billet taché.

Il était un peu tard pour continuer nos investigations le même soir. Nous rentrâmes dîner à l'hôtel, dans la salle de la table d'hôte, à une petite table à part. Nous formions un petit couple assez gentil. Et nous étions un peu gênés de penser que les autres convives avaient l'impression que nous vivions ensemble.

Après le dîner, nous allâmes nous promener dans la ville, que M^{me} Chéron ne connaissait pas. Blanche avait pris mon bras, et nous prolongeâmes le plus longtemps possible cette promenade. Nous parlions peu. Nous étions très sensibles, l'un et l'autre, au charme de cette nuit printanière dans une petite ville à peu près inconnue, où l'on ne connaît pas son chemin, où l'on va un peu au hasard, avec la petite appréhension de se perdre et la certitude qu'on se retrouvera facilement.

Nous rentrâmes à l'hôtel; Blanche était un peu fatiguée. Je la reconduisis jusqu'à la porte de sa chambre, et j'allai me coucher...

Comme mon existence avait été changée en l'espace de deux jours! Que de nouveautés! Que d'incidents! Que d'accidents! Que de malheurs supportables! Que de bonheurs équivoques! La vie est singulière!... Elle ne bouge pas pendant des mois et des mois, puis tout à coup, en deux ou trois jours, la roue tourne avec une rapidité inconcevable. Elle s'affole... Les événements se précipitent... Le décor change, les préoccupations se transforment du

tout au tout. C'est comme un brusque tournant de chemin qui découvre tout à coup un pays ignoré. Le pays que je voyais devant moi me paraissait souriant et calme. J'avais bien des inquiétudes. Je ne voulais pas les apercevoir... Je ne savais pas où j'allais, mais la route était agréable.

VI

Le lendemain matin, je retrouvai Blanche devant un café au lait, dans la salle à manger de l'hôtel. Nous partîmes ensemble dans une voiture que j'avais commandée. C'était plus pratique que le chemin de fer. En effet, j'avais besoin de m'arrêter à toutes les stations, ou du moins aux trois ou quatre premières stations qui suivaient Toul sur la ligne de Bar-le-Duc. Le train ne m'aurait pas permis de descendre aux stations, d'aller jusqu'au guichet des billets, et de soumettre le préposé à un interrogatoire en règle. Souvent, d'ailleurs, dans ces petites gares, il n'y a pas d'employé spécial pour la distribution des billets; c'est le chef de gare qui s'en charge, et au moment du passage d'un train, il est d'ordinaire trop occupé à son service. Il fallait, de toute nécessité, se présenter à ces gares en dehors des heures du passage des trains. Une voiture, ce serait donc plus commode; nous n'étions, du reste, qu'à vingt kilomètres de Toul, tout au plus. J'avais acheté le plan du pays, afin de nous diriger dans la campagne, au cas où le cocher ne s'y serait pas reconnu.

Nous prîmes place dans la victoria, devant l'hôtel. Je vis que Blanche avait quitté sa robe tailleur; elle avait mis une robe de linon bleu clair et un chapeau printanier. Elle ne s'était pas crue

obligée, même pour ce voyage de recherches austères et tristes, de n'emporter avec elle qu'un seul vêtement.

Notre première étape fut assez longue, la route montait la plupart du temps. Elle passait à travers un bois où il faisait frais. Blanche avait eu l'imprudence de ne pas apporter de manteau. Je vis qu'elle avait froid et je lui proposai de retirer mon veston pour le lui jeter sur les épaules, mais elle s'y refusa énergiquement. Je pris donc la liberté de passer mon bras derrière son dos, de façon à la protéger un peu et à lui garantir surtout le bras qui n'était pas contre moi. Nous faisions cela gentiment, en camarades, vraiment sans penser à mal.

Je fus un peu distrait pendant quelque temps, parce que j'avais eu l'idée folle que Larcier pouvait s'être réfugié dans cette petite forêt et que nous allions le voir, hâve et décharné, apparaître dans un taillis. Mais c'était une supposition absurde.

Quand le petit bois fut traversé, de nouveau, le soleil, bien découvert, nous réchauffa. Mais Blanche restait toujours dans mon bras; ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'elle se dit que la température ne justifiait plus le geste protecteur dont je l'avais entourée. Elle se dégagea tout doucement et s'écarta un peu de moi; je n'osai la retenir.

A la première station, notre enquête ne nous donna aucun résultat: non seulement, depuis plusieurs jours, la préposée aux billets n'avait pas reçu de billet de banque taché de sang, mais elle n'avait reçu aucun billet de banque, ce qui coupait court, en ce qui la concernait, à toute question insistante.

Nous reprîmes donc notre route, et la voiture suivit la voie pendant une bonne lieue. Aussi n'accordions-nous au paysage

que quelques regards assez distraits. Nous parlions de toutes sortes de choses, d'un voyage qu'elle avait fait en Allemagne, de ma vie de régiment... Le temps passait très vite. Arrivés à la gare en question, nous causions encore dans la voiture arrêtée depuis quelques instants déjà. Je me levai pour continuer tout de même cette enquête.

Il n'y avait personne dans la gare, qui paraissait complètement abandonnée. Comme je me promenais sur le quai, à la recherche du chef de gare, j'aperçus tout à coup, très loin, un paysan qui travaillait la terre et qui parut s'arrêter pour regarder dans ma direction. Je le vis s'avancer à pas lents pendant quelques minutes. Enfin, il arriva dans la gare, prit une casquette dans un petit réduit qu'il ouvrit, et, muni de cet insigne officiel, me demanda ce qu'il y avait pour mon service.

C'était un homme de quarante-cinq ans. Sur la tête et sur les joues, au-dessous des yeux, un poil jaune blanc, tout droit, semblait planté comme des piquants de hérisson. Il réfléchit longtemps après avoir entendu ma question, balança la tête et répondit «Non! non!» Puis nous restâmes quelques instants sans rien dire. Je le saluai et le quittai. Il retourna à son travail agricole.

Le même insuccès nous attendait à la gare suivante où une vieille femme poussa la complaisance jusqu'à aller chercher dans sa caisse le seul billet de banque qui s'y trouvait et qui était tout neuf, sans une seule maculature.

La station d'après se trouvait à vingt-sept kilomètres de Toul et à dix kilomètres de l'endroit où nous étions. Il nous sembla douteux que Larcier fût allé si loin pour prendre son train. Nous résolûmes donc de retourner à Toul, et nous demandâmes au co-

cher de prendre un autre chemin. Je souhaitais intérieurement qu'il nous emmenât à travers bois, de façon à reprendre avec ma compagne le geste protecteur auquel j'avais dû renoncer. Mais il ne m'en fournit pas l'occasion; il s'en alla tout bonnement sur la grand'route.

Au retour, la conversation fut ininterrompue et très animée. Nous rattrapions les vingt années de vie que nous avions passées sans nous voir.

Vers une heure de l'après-midi, nous nous arrêtâmes dans un petit village où nous trouvâmes assez difficilement de quoi déjeuner, une omelette au lard et un peu de jambon. Une bière du pays assez alcoolisée donna beaucoup d'entrain à ma jeune compagne. Cette promenade l'avait un peu fatiguée, car, en rentrant à Toul, vers quatre heures de l'après-midi, elle fut obligée d'aller se reposer dans sa chambre, pendant que j'allais, de mon côté, jusqu'à la maison Bonnel, autant par désœuvrement que par espoir de découvrir un nouvel indice.

Mais là-bas, je retrouvai le garde de ville, toujours dans la même position, à la porte de la grille. C'était un vieux garde à cheveux gris, à qui l'uniforme militaire avait cessé de convenir depuis de longues années, car on l'eût vu plutôt en bras de chemise devant quelque débit de vin. J'osai à peine lui demander s'il y avait quelque chose de nouveau, tant je sentais en lui une forte indifférence pour tous les événements qui, depuis deux jours, avaient bouleversé ses parages. Ne sachant que faire, je suivis la route, en continuant à tourner le dos à Toul, et j'arrivai à quinze cents mètres de là, à un petit café qui se trouvait en face d'une station.

VII

C'était la première gare sur la ligne de Paris. Je n'avais pas songé à diriger mes investigations de ce côté, car il me semblait douteux que l'assassin ne se fût pas dirigé vers la Belgique.

Je m'étais attablé devant l'auberge, je buvais tranquillement un verre de limonade, pensant qu'il était inutile d'aller demander quoi que ce soit à cette gare, d'autant que j'étais un peu fatigué de recevoir toujours la même réponse négative. Ce n'était pas à la même personne que je m'adressais, mais, à force de parler de la même chose, il me semblait que je devais lasser les gens par mon insistance. Pourtant aucun des individus interrogés n'était au courant de mes précédentes questions.

J'étais donc assis à la porte de l'auberge pendant que l'aubergiste buvait un verre à la table voisine, en compagnie d'un marchand de chevaux des environs, lequel avait son cabriolet arrêté le long du trottoir. Un peu fatigué, moi aussi, par ma longue promenade en voiture, je me laissai aller à mes pensées confuses où apparaissait de temps en temps le visage charmant de Blanche Chéron... Quand, tout à coup, un mot que j'entendis me fit relever la tête, et j'aperçus à côté de moi, parlant à l'aubergiste, un employé de la petite station. Dans ma distraction, je ne l'avais pas vu sortir de la gare. Il tendait à l'aubergiste un billet de banque maculé de sang et lui demandait la monnaie. J'en avais précisément sur moi, toute préparée pour changer contre un des fameux billets, si je le retrouvais dans une gare.

Comme l'aubergiste se fouillait et ne paraissait pas trouver la monnaie demandée, je tendis la mienne à l'employé de la gare. Je

pris entre mes mains son billet sanglant et je lui demandai depuis quand il l'avait dans sa caisse.

--C'est, dit-il, ma femme qui l'a reçu il y a deux jours, d'un monsieur qui prenait le train. Elle a donné à peu près toute la monnaie que nous avions, et maintenant nous en voilà démunis.

Je serrai précieusement le billet dans ma poche, et ne voulant pas mettre tous les gens qui étaient là au courant de mes recherches, je me bornai à demander simplement à l'employé si le train pour Toul allait bientôt passer. Il fallait attendre une demi-heure; l'express qui était annoncé ne s'arrêtait pas à cette station. J'attendis que l'employé eût regagné la station, et quelques minutes après, je me rendis nonchalamment jusqu'à la petite gare, et je le retrouvai sur le quai.

Je lui demandai alors si je ne pouvais pas avoir, par sa femme, le signalement du voyageur mystérieux qui avait changé ce billet.

La femme était en train de sécher du linge dans le petit jardinet attenant à la gare. Il l'alla chercher et elle retrouva facilement dans sa mémoire les détails qui m'étaient nécessaires:

Elle avait vu, en effet, le matin qui avait suivi la nuit du crime, un voyageur prendre, à six heures quarante-cinq, le train omnibus qui venait de Toul et s'en allait dans la direction de Paris. Le voyageur qui lui avait demandé le billet était d'assez grande taille, un peu plus grand que vous, me dit-elle.

C'était là bien la taille de Larcier. Elle n'avait pas vu son visage; il paraissait enrhumé, ajouta-t-elle, et tenait un mouchoir devant son nez et sa bouche.

Le billet de banque venait bien de Larcier. Il ne me restait plus qu'à rentrer à Toul et à retourner chez le boucher pour lui demander s'il reconnaissait bien là l'un des trois billets qu'il avait portés au père Bonnel, la veille du crime.

Dans le train de Toul, je travaillai à reconstituer le voyage de Larcier. Je ne pensais pas qu'il fût parti pour quelques instants du côté de Paris, quitte à revenir ensuite sur ses pas, pour donner une fausse piste à la justice. C'était compliqué et inutile. Je sais bien que, dans le moment d'affolement qui suit un crime, les assassins usent ainsi d'un luxe de précautions dangereux. Mais il était plus naturel de penser que Larcier avait pris un train omnibus jusqu'à la prochaine station importante et que, là, il avait attendu l'express. Le billet qui avait été délivré à la gare était d'ailleurs un billet pour Bar-le-Duc, et la femme du chef de gare m'avait donné un renseignement assez précieux: c'est que Larcier lui avait d'abord demandé un billet pour Paris, qu'il s'était repris et avait demandé ensuite un billet pour Bar-le-Duc.

--J'avais eu assez de mal, me dit-elle, à trouver la monnaie de cent francs; j'aurais eu dans ma caisse de quoi rendre, si ç'avait été un billet de Paris; mais, pour un billet de Bar-le-Duc, j'avais beaucoup de monnaie à donner. J'ai dû prendre deux pièces de cinq francs en argent que j'avais mises de côté et que je ne voulais pas dépenser, deux pièces qui étaient dans mon porte-monnaie à moi et que je gardais pour ma petite-fille.

C'est ainsi que le hasard, après m'avoir fourni un indice assez précieux avec ce billet de banque maculé de sang, m'en donnait un second, et les pièces de cinq francs allaient sans doute fournir un nouveau jalon pour retrouver le coupable à la trace. Mon parti était pris. Nous partirions dès le soir même, après dîner, pour

Bar-le-Duc, et nous compléterions notre enquête auprès de la préposée aux billets. Nous verrions alors si un voyageur lui avait pris un billet pour Paris et l'avait payé avec une pièce de quarante francs. Je pensais d'ailleurs qu'il pouvait bien avoir payé avec son autre monnaie, et que la réponse négative de la préposée ne prouverait pas du tout que Larcier ne s'était pas dirigé sur Paris.

A la gare de Toul, je pris une voiture qui me conduisit chez le boucher Félix, lequel reconnut parfaitement le billet qu'il avait apporté au vieux Bonnel. Je rentrai à l'hôtel peu après et j'annonçai à Blanche, qui m'attendait dans le salon, le résultat de mes recherches.

VIII

Réellement, ce qui m'a toujours fait défaut, c'est la confiance en moi. Je ne me suis jamais cru capable de venir à bout d'une recherche difficile. Ce n'est pas seulement par manque de confiance dans ma perspicacité, mais dans la perspicacité humaine. Il me semble toujours que le jeu des événements est trop complexe pour ne pas mettre en déroute l'intelligence d'un homme. Aussi, je n'ai jamais cru beaucoup à ces fameux détectives qui sont plutôt des inventions de romanciers. L'aide la plus efficace d'un inspecteur de police, c'est le hasard. Ce n'était pas ma propre habileté, mais le hasard, qui m'avait mis tout à coup sur la piste de Larcier. Je m'en rendais compte en ce moment, et ce premier succès ne me donnait pas, sur mon habileté future, de folles illusions.

Je me disais qu'après avoir reconstitué un bout de la route suivie par l'assassin, j'allais bientôt me retrouver sans guide, dans un carrefour dont je n'apercevais même pas tous les chemins! Certainement, si j'avais été seul, j'aurais renoncé à cette entreprise qui aurait bientôt lassé mon faible courage, mais heureusement, j'avais un stimulant sur ma route, et la présence de Blanche Chéron contribuait fortement à m'empêcher de lâcher prise.

Je mis ma compagne au courant de mes découvertes. Non seulement l'auxiliaire que je m'étais adjointe m'aidait considérablement à continuer ma tâche; mais, d'autre part, cette tâche même fortifiait les liens qu'il y avait entre nous deux. La recherche de Larcier fournissait un soutien à nos conversations qui, autrement, eussent été troublées et impatientes. Tout de suite, nous avions eu un sujet de préoccupations commun, nous savions pourquoi nous étions là tous les deux. C'était comme un livre que nous lisions ensemble,--livre d'autant plus attachant que nous étions seuls à en suivre les péripéties, que ce livre n'était pas fini, qu'on ne pouvait en hâter la lecture, et que nous n'avions pas la ressource, comme les lecteurs pressés, de tourner rapidement les feuillets pour voir la fin. Le grand avantage de cette préoccupation, c'est qu'elle diminuait mon trouble auprès de Blanche, puisqu'elle apportait constamment une excuse à ma présence. Je n'étais pas obligé de lui faire la cour; elle n'était pas obligée d'être coquette. Nous avions moins de méfiance, beaucoup plus d'abandon, et peut-être, à notre insu, des liens secrets d'amitié se formaient plus vite entre nos deux âmes...

Nous partîmes pour Bar-le-Duc après le dîner. Mais, quand nous y arrivâmes, il nous fut impossible de trouver à la gare un

renseignement intéressant. Il n'y avait plus de train à cette heure. La préposée avait quitté le guichet. Il fallut attendre jusqu'au lendemain.

Nous nous promenâmes de nouveau dans les rues de la ville. Nous entrâmes au café-concert. Mais Blanche ne s'y plaisait point; nous y restâmes pourtant jusqu'à la fin, à critiquer ensemble le spectacle.

Blanche avait visité Paris en compagnie de son mari, qui avait fait avec elle le voyage classique, la conduisant au Théâtre-Français, à l'Opéra, aux Folies-Bergère. Ils avaient déjeuné au bois de Boulogne, ils avaient été au Jardin des Plantes. Ils avaient visité en toute hâte le musée du Louvre et le musée de Cluny. Elle était revenue de sa promenade avec une satisfaction appréciable: elle avait été à Paris.

Son mari avait fait ses études à Nancy; il avait même passé son bachot, après plusieurs tentatives. C'était un bon garçon, qui parlait peu. Faute de mots pour s'exprimer, sa sensibilité, assez vive, restait bouchée. Ils n'avaient vécu ensemble que huit mois; il était mort d'un chaud et froid. Elle avait eu à sa mort une douleur facile; les larmes ne lui avaient pas fait défaut. Autour d'elle, on avait regardé la mort de M. Chéron comme une chose injuste. C'était un très gentil garçon dont on se hâta de rappeler les mérites. Son souvenir fut annoté d'éloges pendant une semaine, puis classé.

On lui en avait voulu cependant de ne pas laisser une succession aussi nette qu'on l'avait cru d'abord; il avait acheté sur la fin de sa vie, des valeurs dont la réalisation serait assez lente. Il avait fait un testament en partie en faveur de sa femme. Quelques

mille livres de rentes restaient à M^{me} Chéron, mais la liquidation l'obligeait à demeurer encore dans la famille de son mari. D'ailleurs, elle n'avait aucune velléité d'indépendance; elle était prête à y demeurer toute sa vie, si personne ne venait la tirer de là. Elle n'était pas contredisante de sa nature, déclarait-elle. Elle se mettait parfois en colère, mais cela ne durait pas.

Après avoir perdu ses parents d'assez bonne heure, elle avait été élevée par une de ses tantes qui l'aimait beaucoup et qui la gâtait énormément. Elle n'avait rien appris en classe, mais elle avait beaucoup lu; alors elle savait des choses à tort et à travers, mais les connaissances essentielles lui faisaient défaut. Elle répétait souvent qu'elle était très ignorante; mais il ne fallait pas trop lui donner raison; elle avait au fond beaucoup d'amour-propre quand on parlait de ses facultés intellectuelles. C'était en somme une jolie intelligence de femme. Elle n'inventait rien, mais elle comprenait tout.

Nous parlions tout bas, en rentrant à l'hôtel. Elle s'appuyait à mon bras, et je me sentais pris pour elle de beaucoup de tendresse... j'aurais voulu, par affection, poser tendrement mes lèvres sur sa tempe, en écrasant ses fins cheveux blonds.

En me couchant, je me repris à songer à Larcier et à la piste que j'étais en train de suivre. Il me sembla que j'avais quitté Toul un peu vite. J'aurais dû faire une visite au juge d'instruction; certains points devaient être élucidés. J'étais, décidément, un assez piètre détective, car si je m'arrêtais avec soin en face de tous les détails, j'omettais les circonstances essentielles qu'il me fallait connaître pour mon enquête. C'est que j'étais surtout séduit par ce qui était ingénieux, comme si la vérité était toujours ingénieuse! Je négligeais les grosses et fortes traces imprimées sur le

sable pour examiner d'un œil scrutateur et malin de légères éraflures qui indiquaient, contrairement à l'opinion courante, la direction où, selon moi, le criminel s'était engagé.

J'étais sur le point de repartir pour Toul, quitte à en revenir dans la même matinée, quand je jetai les yeux sur un journal, et je vis qu'il donnait des détails sur l'affaire Larcier.

Le coffre-fort et les meubles du vieux Bonnel avaient été ouverts, mais il était probable que l'assassin n'y avait trouvé que des titres nominatifs. Il avait dû les emporter pêle-mêle, car ces meubles étaient vides maintenant. Ils avaient été ouverts sans être fracturés, avec le trousseau de clés qui se trouvait probablement dans la poche du mort.

Le malheureux Bonnel avait dû être assassiné au moment où il ouvrait son coffre-fort, de sorte que l'assassin n'avait pas eu la peine de chercher le secret de la serrure.

Bien entendu, c'était là l'hypothèse du rédacteur, ou celle du juge d'instruction; la mienne était tout à fait différente, et je me réservais, le moment venu, d'attirer sur ce point l'attention de la justice.

Je savais que Larcier était allé réclamer ses comptes de tutelle. Le vieux Bonnel lui devait donc de l'argent. Il était peu probable dans ces conditions qu'il voulût voler le vieillard, et la véritable cause du crime était celle que j'avais imaginée: une dispute, un accès de colère, un accident, l'affolement d'être cru coupable... Pourtant le vide des armoires et du coffre gênait un peu mes suppositions. Pourquoi Larcier avait-il fait disparaître ces papiers?... Maintenant, il était possible que le père Bonnel n'eût pas de papiers chez lui. L'enquête que l'on poursuivrait, en indiquant les

maisons de banque avec lesquelles il était en rapport, donnerait peut-être des résultats... Mais cette enquête, pour le moment, personne ne songeait à la faire. Pour le juge d'instruction, l'assassin avait emporté les papiers et ce n'était pas la peine de chercher plus loin.

Au fond, le plus simple pour moi était d'essayer de retrouver Larcier, puisque j'étais sur sa trace, et de ne pas m'occuper de l'enquête judiciaire.

Je me rendis de bonne heure à la gare de Bar-le-Duc, et je trouvai enfin la préposée aux billets à qui je demandai si elle n'avait pas reçu de pièces de cinq francs. Sa réponse fut négative. Je lui demandai encore si elle n'avait pas vu, un jour auparavant, à son guichet, un homme de haute taille, vêtu d'un chapeau mou et d'un grand pardessus de couleur sombre, et tenant un mouchoir sur son visage, comme un homme très enrhumé.

--Oh! vous savez, me dit-elle, il passe tant de monde par ici! Je pourrais vous dire que je m'en rappelle, mais je ne m'en rappelle pas. Peut-être qu'à force que vous me demandiez, je finirais par m'imaginer que je l'ai vu, mais sincèrement, je ne peux pas dire que je m'en souviens.

Je revins à l'hôtel, où Blanche m'attendait, et je dus avouer que les indices pour poursuivre Larcier me faisaient un peu défaut.

Je pensais bien qu'il était allé à Paris... Mais, une fois à Paris, où diriger mes recherches? Ma foi, tant pis! Nous irions à Paris...

D'ailleurs, avant de demander un billet pour Bar-le-Duc, à la petite gare où il a changé les cent francs, il a demandé un billet

pour Paris et il s'est repris. Il est certainement à Paris, du moins il a dû y passer. Allons à Paris...

Blanche et moi nous pensions chacun de notre côté: «Qu'importe! puisque nous y allons ensemble...» Mais aucun de nous n'osait prononcer cette phrase, et c'est à peine si nous nous la formulions en dedans de nous.

IX

Pourtant, avant de quitter Bar-le-Duc, il me semblait qu'il fallait absolument épuiser toutes les chances de retrouver la trace de Larcier. Nous n'avions d'autres indices que son signalement et que ces pièces de cinq francs que lui avait données dans sa monnaie la préposée aux billets de la petite gare. Cette double pièce de cinq francs me semblait bien l'objet rare et anormal que le destin ingénieux avait choisi pour me mettre spécialement sur la trace du coupable. Aussi est-ce là-dessus que je fis porter mes investigations. J'interrogeai encore le buffetier de la gare, le patron et les garçons de l'auberge qui se trouvait en face de la station, pour tâcher de savoir si, en attendant sa correspondance, Larcier ne s'était pas arrêté là et n'avait pas utilisé ces dix francs accusateurs.

Mais je ne recueillis aucun indice, et force fut d'abandonner cette piste. Nous prîmes le train de Paris, en nous en remettant au hasard.

Je disais de temps en temps à Blanche «Procédons avec méthode, patiemment». Nous réfléchissions pendant deux minutes,

ou plutôt nous croyions réfléchir, et nous rêvions... Puis notre pensée prenait une autre route. Ni l'un ni l'autre nous n'étions capables d'un effort sérieux: elle, parce que cela l'ennuyait; moi, parce que je n'avais pas confiance en moi. Les complications de la vie m'effrayaient, et j'avais bien l'impression que je n'arriverais jamais à éclaircir ce mystère.

Tant que nos recherches semblaient suivre une route à peu près certaine, Blanche et moi nous n'étions pas gênés d'être ensemble; mais, à présent, il nous semblait que le prétexte qui nous réunissait disparaissait un peu, car vraiment nous avions bien peu d'espoir de retrouver à Paris la trace de Larcier.

Je fouillais dans mes souvenirs, j'essayais de retrouver certaines conversations que j'avais eues avec mon ami. Ne m'avait-il pas parlé d'un hôtel où il descendait à Paris?... Mais il était peu vraisemblable qu'il eût songé à descendre à cet hôtel où il devait être connu; pourtant, il ne fallait pas écarter tout de suite cette indication.

Nous partîmes de bonne heure pour Paris. Nous avions pris des secondes. C'est Blanche qui me le conseilla. Elle voulait à toute force avoir sa part des dépenses du voyage. Je refusai. Mais, comme elle insista, je fus obligé d'accepter sa contribution, car, en somme, nous n'étions pas «ensemble». Nous voyagions simplement de concert, comme deux camarades, et aucun lien sentimental ne m'autorisait à prendre à mes frais son entretien et ses voyages.

--Mais, lui dis-je, vous devez avoir emporté très peu d'argent de là-bas...

C'est curieux comme le hasard d'une conversation peut vous amener tout à coup sur une piste; cette simple question mit en mouvement quelques souvenirs qui devaient nous être précieux pour notre enquête.

C'est ainsi qu'après avoir longtemps cherché un objet perdu, on tombe dessus par hasard, en cherchant autre chose.

Blanche, à ma question, avait répondu:

--Je n'ai pas d'argent, mais je peux en avoir à Paris.

Elle se frappa le front...

--Mais j'y songe! J'ai 3.500 francs à toucher à Paris, chez un homme d'affaires. J'avais donné à Larcier une autorisation de toucher cette somme et de me la rapporter. Car vous savez qu'il comptait aller passer quelques jours à Paris. Il serait tout à fait curieux qu'il fût allé chez cet homme d'affaires pour toucher cet argent. Je sais très bien que ce n'était pas à lui; mais vraiment, s'il est affolé par la poursuite de la justice, je l'excuse parfaitement, et même je l'approuve. Il a eu raison de se procurer de l'argent où il a pu. Il savait que je ne le désavouerais pas.

Nous arrivâmes à Paris, après avoir déjeuné dans le train du contenu d'un petit panier. Il était deux heures environ quand nous débarquâmes à la gare de l'Est.

Je pris le bras de Blanche. J'étais heureux de me promener avec elle dans ces rues où j'avais été élevé, autour de la gare de l'Est, la rue de Chabrol, la rue d'Hauteville, dans tout ce quartier propre et un peu sévère, animé par le commerce et par la montée des voyageurs vers les gares de l'Est et du Nord.

Maintenant, ma famille s'était retirée à la campagne, en Bourgogne. Je n'avais à Paris que quelques cousins que je ne tenais pas à voir...

J'étais résolu à mener avec Blanche une vie très libre de voyageur étranger.

Nous descendîmes dans un hôtel de la rue Vivienne où j'étais venu quelquefois. Blanche avait une chambre au premier. On avait d'abord voulu m'en donner une près de la sienne, mais j'avais refusé et j'en avais demandé une autre, à l'étage supérieur. Il y avait déjà vraiment entre nous trop d'intimité...

Mais nous avons pris, une fois pour toutes, l'habitude de nous promener bras dessus bras dessous, en bons camarades.

Nous étions venus à pied à l'hôtel. Nous avons confié nos valises à un commissionnaire qui se tenait devant la gare avec sa voiture à bras.

Puis, après avoir retenu nos deux chambres, nous étions allés sur le boulevard nous asseoir à la terrasse d'un café... On nous servit des glaces, et nous restions là, devant nos consommations, tout à la joie, presque inconsciente, d'être ensemble, quand Blanche me dit:

--Nous devrions peut-être aller chez cet homme d'affaires. Si Larcier a cherché de l'argent chez lui, nous aurons ainsi sa trace; s'il n'y est pas passé, je toucherai moi-même cette somme qui me sera pour le moment assez utile.

Il s'agissait de retrouver le nom de l'homme en question. C'était quelque chose comme «Morilleau», mais elle n'en était pas

sûre... Il habitait rue de la Victoire; elle se souvint du numéro; nous en étions tout près.

Nous nous y rendîmes en nous promenant.

M. Morilleau s'appelait Moriceau. Il habitait sur la cour, à l'entresol, un appartement composé de plusieurs pièces sombres, encombrées de dossiers. Il nous reçut lui-même. C'était un petit homme gras et luisant, mis avec une certaine recherche, mais avec plus de raffinement dans la coupe de ses effets que dans leur propreté. Il avait le cou entouré d'une cravate noire abondante. Une fine poussière blanche sucrait son col et ses épaules. Une double chaîne d'or se courbait en accent circonflexe sur son gilet gonflé d'un ventre confortable.

Blanche Chéron lui expliqua l'objet de sa visite, et, dès le premier mot, M. Moriceau releva les sourcils avec étonnement. L'argent n'était plus chez lui; on était venu le chercher de la part de Larcier. Il expliqua que quelques jours auparavant--il nous donna la date, et nous reconnûmes que c'était bien le lendemain du crime--il avait reçu la visite, non pas de M. Larcier lui-même, mais d'un individu envoyé par lui et qui portait une procuration régulière.

X

--Ce M. Marteau, dit M. Moriceau en consultant son dossier, m'a donc exhibé cette procuration, ainsi que la procuration que vous aviez vous-même, chère madame, donnée à M. Larcier. Je lui ai donc versé les trois mille cinq cents francs.

M. Moriceau n'était pas, évidemment, au courant du crime de Toul; il avait peut-être lu dans les journaux un récit de cette affaire; mais le nom de Larcier ne l'avait pas frappé, et il ne s'était pas douté qu'il avait versé de l'argent à un assassin...

Je demandai à revoir les pièces qu'il avait gardées. J'examinai la signature de Larcier sur l'une d'elles. Elle était bien formée et ne tremblait pas.

Nous prîmes congé de M. Moriceau, en nous excusant, et nous allâmes dans les rues, un peu au hasard, en songeant à ce que nous venions d'apprendre.

En tout cas, nous savions quelque chose de nouveau; Larcier avait certainement passé par Paris. Il avait employé là un nommé Marteau qu'on pourrait peut-être retrouver.

Mais à quel hôtel était descendu Larcier? J'avais été assez distrait pour oublier de demander à M. Moriceau si par hasard il ne le savait pas.

Je priai donc Blanche de m'attendre, et je remontai chez l'homme d'affaires. Je le rencontrai au moment où il allait sortir. Il portait un chapeau haut de forme très brillant et des gants blancs encore présentables.

Au moment où Marteau était venu de la part de Larcier chercher l'argent, M. Moriceau s'était aperçu qu'il n'avait pas chez lui une somme aussi forte. Il proposa donc à Marteau de lui faire porter cette somme à l'hôtel.

Marteau hésita. Il dit que M. Larcier allait quitter Paris tout de suite... Puis, sur l'insistance de M. Moriceau, Marteau finit par indiquer l'hôtel. C'était l'hôtel Savarin, rue Saint-Denis. Une

heure après cette conversation, M. Moriceau avait envoyé sa bonne porter la somme à l'hôtel, elle y avait trouvé Marteau, qui lui avait remis le reçu.

Je demandai à M. Moriceau le signalement de Marteau. C'était un homme âgé, bien dans le type de ces vieux hommes d'affaires, faits au rebuffades, qui s'occupent des recouvrements de créances. M. Moriceau ne le connaissait pas, mais on retrouverait facilement sa trace.

Nanti de tous ces renseignements, je retrouvai Blanche. Nous nous dîmes avec satisfaction que nous avions une piste. Nous étions contents de nous rapprocher de la vérité et peut-être d'avoir enfin trouvé un bon prétexte pour être ensemble à Paris.

Nous allâmes sans retard à l'hôtel Savarin. C'est un petit hôtel, très étroit de façade, comme il y en a tant dans les rues du centre. Le bureau, attenant à un petit salon, se trouvait au rez-de-chaussée, à gauche de l'allée d'entrée.

J'avais eu l'idée de retenir une chambre à l'hôtel, afin de m'y installer. Il m'était ainsi plus facile de causer avec les gens de la maison que si j'étais venu en inquisiteur.

Je pris donc une chambre au deuxième. Nous convînmes avec Blanche qu'elle retournerait à l'hôtel de la rue Vivienne, qui était très convenable, et où elle était en sûreté. Moi, au besoin, je viendrais coucher à l'hôtel Savarin.

Je m'assis dans le salon de l'hôtel, et je pris l'air d'un homme harassé, afin d'avoir un prétexte d'y rester quelques instants et d'engager la conversation avec un vieux monsieur à barbe

blanche, légèrement impotent, qui était le père de la maîtresse d'hôtel.

Blanche était assise près de moi, et, pour ne pas brusquer cet homme aux sourcils broussailleux, nous écoutâmes patiemment toute sa conversation. Il paraissait très préoccupé des travaux de voirie qui se faisaient au coin de la rue. Il dit que c'était malsain, que ça faisait sortir de terre toutes sortes de fièvres. C'était, en somme, un vieil homme agressif, qui paraissait être de l'opposition; mais dès que, par complaisance, on semblait se rallier à ses idées, il n'en fallait pas davantage pour qu'il redevînt gouvernemental. Nous échangeâmes ainsi quelques propos sur la politique, puis je lâchai ce mot, innocemment:

--Vous avez dû avoir à l'hôtel un nommé Marteau?

--Oui, il y a deux ou trois jours. Il n'est pas resté longtemps; il est arrivé un soir, puis le lendemain matin, après qu'on lui a eu apporté de l'argent, il est parti... Où donc est-il parti?...

Il se posait la question à lui-même, m'épargnant ainsi la peine de l'interroger. Justement, un long garçon d'hôtel, à l'œil funèbre, passait dans le couloir. Il l'appela:

--Adolphe! Où donc est parti ce m'sieu Marteau, le savez-vous?

--Quand il a fait porter ses bagages à la gare, il a dit: «Gare de Lyon!», répondit Adolphe, mais il a changé d'adresse au tournant de la rue, et il a dit au chauffeur «Gare du Nord!» Je sais ça parce que le chauffeur qu'il a demandé est précisément une connaissance à moi. C'est le mari de la fruitière de la rue des Petits-Champs. Ce M. Marteau, comme vous dites, m'a demandé un

taxi. Alors, moi, comme de juste, je suis allé lui chercher mon copain qui se trouvait arrêté, avec sa voiture, devant chez sa femme. J'y ai ramené cette voiture.

Adolphe, quand il parlait, avait l'air beaucoup moins lugubre. Je lui demandai de tâcher de retrouver ce chauffeur. Sans répondre, il partit brusquement. Nous comprîmes qu'il allait le chercher à sa place ordinaire.

C'était évidemment une faute de Marteau, s'il voulait cacher sa trace, de faire chercher un chauffeur par un garçon d'hôtel. Il arrive très souvent, en effet, que les garçons ramènent de préférence des camarades à eux, soit de la station, soit de devant un marchand de vin.

Au bout de très peu de temps, nous vîmes apparaître un gros homme, dans une houppelande de drap bleu. C'était le mari de la fruitière. Une grande partie de son existence devait s'écouler à la porte de la boutique où il stationnait de longues heures. Le drapeau de son compteur portait un manchon noir, afin de lui permettre de refuser les clients. Il ne cherchait pas après l'ouvrage. Il avait probablement pris ce métier de chauffeur parce qu'il faut avoir un état et que celui-là lui semblait honorifique.

Il nous raconta très complaisamment qu'il avait conduit Marteau à la gare du Nord, aux grandes lignes. Il ne savait pas exactement pour quelle destination, mais peut-être qu'en retournant à la gare, on pourrait retrouver un des hommes d'équipe et savoir dans quel train on avait porté la valise, plutôt lourde, que le voyageur avait avec lui.

Il nous donna le signalement de Marteau: c'était un homme assez âgé, haut et mince.

Un moment, l'idée me vint que Marteau n'existait pas, et que Larcier s'était grimé. Mais j'écartai tout de suite cette idée romanesque: il faut, pour se faire une tête, et pouvoir se promener, grimé, en plein jour, une expérience qui manquait à mon ami. Marteau était évidemment un envoyé de Larcier. Il était bien possible que Larcier fût déjà passé à l'étranger, en Angleterre par exemple, et que Marteau, rencontré à Paris et chargé de faire l'encaissement chez M. Moriceau, fût ensuite allé le retrouver à Londres.

Comment Larcier connaissait-il ce Marteau? Il ne m'avait jamais parlé de lui, mais il était fort possible qu'il eût connu à Paris des gens dont il ne m'eût jamais parlé. Notre amitié ne datait en somme que de mon entrée au régiment. Les gens les plus confiants, qui ne cachent rien à un ami, ne lui parlent cependant de certaines de leurs connaissances que lorsque l'occasion s'en présente.

XI

Nous arrivions à la gare du Nord, et, dirigés par le gros chauffeur, qui était ravi de prendre part à une enquête, nous interrogeâmes quelques hommes d'équipe.

Le premier, un petit homme à moustaches noires que le chauffeur reconnut avec assurance pour celui qui s'était chargé de la valise, ne se rappelait rien. On le pressa de questions et il finit par se souvenir d'un point précis: c'est que le jour où Marteau avait pris le train, il n'était précisément pas de service et n'était pas venu à la gare. Ce témoignage, qui infirmait sa déclaration,

ne découragea pas le chauffeur, car il nous désigna, avec une assurance plus grande encore, un homme roux, aux cheveux frisés et à l'air endormi, qui se tenait, les bras ballants, auprès du guichet des bagages.

Cet homme roux me regardait d'un air hébété, en se bornant à répéter lentement les questions que je lui adressais, lorsqu'un autre homme d'équipe, qui s'était rapproché pour écouter notre conversation et qui avait échappé tout à fait à l'attention vigilante du chauffeur, se rappela brusquement le voyageur, et décrivit avec beaucoup d'exactitude la valise très lourde, chargée, semblait-il de papiers, et qu'il avait portée lui-même dans le train de Boulogne de dix heures du matin.

Cette déclaration, bien qu'elle ne fût pas provoquée par lui, donna au chauffeur un air de triomphe, et je remarquai qu'il regardait avec mépris l'homme roux qui ne se rappelait rien, sans lui tenir compte de ce que, n'ayant pas été mêlé à cette affaire, il était vraiment bien excusable de ne pas s'en souvenir.

Cependant, j'étais allé au guichet de Londres, par manière de confirmation. Je demandai à la préposée si elle ne se souvenait pas d'avoir remis un billet de seconde, au jour que je lui indiquai, à un grand monsieur âgé dont je lui donnai le signalement. Je lui demandai aussi, en me rappelant l'incident de la petite gare voisine de Toul, si elle n'avait pas reçu, en paiement, une ou deux pièces de cinq francs. Je me disais que peut-être Larcier les avait passées à Marteau. Mais la préposée ne se souvenait de rien.

D'ailleurs, les renseignements qu'elle aurait pu me donner n'auraient fait que corroborer les indications beaucoup plus précises que j'avais reçues de l'homme d'équipe.

Blanche, pendant toute cette enquête, était restée dans la voiture. J'allai la retrouver et lui communiquai le résultat de ma seconde enquête. Nous résolûmes, sur-le-champ, d'aller à Londres. Cette entreprise ne laissait pas d'être un peu difficile, étant donné surtout qu'elle et moi nous parlions à peine l'anglais. Puis, vraiment, nous n'avions que des indices très faibles pour retrouver Marteau.

C'est à ce moment que, de guerre lasse, je sentis le besoin d'appeler quelqu'un à notre aide, et, bien que je n'eusse qu'une confiance très modérée dans l'habileté infaillible des détectives, je résolus tout de même de faire appel aux lumières et à l'expérience d'un professionnel qui sût parler anglais.

Je connaissais au ministère de l'Intérieur un de mes camarades de lycée qui était en relations avec la Sûreté. Il pouvait se procurer l'adresse d'un de ces agents en disponibilité, qui travaillent pour le compte des particuliers. Je lui demandai également une recommandation pour le ministère de la Guerre, car il fallait faire prolonger ma permission... En même temps, et pour subvenir aux dépenses nouvelles qu'allait occasionner notre expédition, j'écrivis à un notaire de Chalon-sur-Saône, chez qui j'avais quelques titres en dépôt, de bien vouloir m'adresser de l'argent à Londres.

Je me souviens encore de la lettre affolée que je reçus quelques jours plus tard et qui accompagnait l'envoi des deux mille francs demandés.

Ce notaire n'avait jamais compris pourquoi, moi, sous-officier, j'avais pu m'en aller à Londres. Il n'osait formuler ses hypothèses, mais je compris qu'il avait eu peur de me voir désertier, à

la façon dont il insistait sans raison pour que mon voyage en dehors de France ne durât pas trop longtemps.

Nous avons passé la soirée, Blanche et moi, au théâtre, et je l'avais reconduite à son hôtel de la rue Vivienne. J'allai, moi, à l'hôtel Savarin, où j'espérais recueillir encore quelques indices sur le séjour qu'y avait fait Marteau.

Je ne fis ma visite à mon ami de l'Intérieur que le lendemain matin, à dix heures.

Il s'occupa avec une telle vigilance de ce que je lui avais demandé qu'après déjeuner nous vîmes arriver, Blanche et moi, rue Vivienne, un ancien agent de la Sûreté.

Il s'appelait M. Galoin. Je le dévisageai comme un médecin qu'on ne connaît pas, avec la hâte avide d'en avoir une impression de confiance ou de défiance.

J'avais pensé beaucoup à lui avant de le voir, et je tâchais de me figurer comme il serait. Je craignais de voir arriver un petit policier sec et prétentieux, obéissant à des méthodes comme à des consignes. Et pourtant, me demandai-je, ne sont-ce pas là les hommes les plus précieux? Ils appliquent méticuleusement un système créé par des générations de policiers dont l'expérience combinée est plus riche et plus puissante que l'initiative intelligente et même pleine d'invention d'un seul homme.

Il est à craindre, d'autre part, que certains de ces employés manquent d'intelligence, même pour appliquer un système. Leur recrutement offre d'autant moins de garanties que leur profession est décriée et qu'il n'y a pas, pour arriver à être inspecteur de la Sûreté, un concours ouvert entre tous les individus intelligents

appartenant à toutes les classes de la société. La sélection s'opère sur un champ beaucoup trop restreint.

Je fus assez satisfait de la première impression que me fit M. Galoin.

C'était un homme de trente-cinq ans, brun, qui portait toute sa barbe et des cheveux plats, rabattus sur le front.

Je me laisse guider assez volontiers dans mes impressions sur les gens par leur coupe de barbe et de cheveux. J'y trouve des indications analogues à celles que fournit la graphologie, avec cette différence que mes observations, dans ce cas, sont pour ainsi dire machinales. Je me méfie instinctivement des hommes dont la coiffure est trop soignée, dont la raie est trop méticuleuse, dont les bandeaux sont trop exactement bouclés. Il me semble qu'ils sont absorbés par des préoccupations un peu puériles.

De même, je préfère soit la barbe franche, soit les joues et le menton rasés, aux combinaisons étudiées des favoris et des barbiches.

XII

Le visage propre et bien soigné de M. Galoin n'avait rien de prétentieux.

Quand il me vit, il me dit simplement:

--Je suis l'inspecteur de la Sûreté que vous avez demandé.

Il ne tira pas avec autorité un calepin de sa poche pour prendre des notes; il me pria simplement de lui raconter tout ce que je savais du crime de Toul et de la démarche de Marteau.

Il hochait de temps en temps la tête, non pas avec la gravité d'un pontife, mais avec la satisfaction d'un homme qui enregistre un détail utile à son enquête.

Je crois qu'il aimait son métier; mais il l'aimait simplement, et sans avoir l'air de s'en rendre compte. Il me demanda si j'avais l'intention de venir à Londres, en me disant que ce n'était pas nécessaire et que je pouvais m'épargner ce dérangement.

Mais comme il vit que j'y tenais:

--Après tout, me dit-il, j'aime autant que vous veniez. Je n'ai pas pu, n'est-ce pas? vous poser toutes les questions auxquelles vous êtes en mesure de répondre, et je ne suis pas fâché de vous avoir sous la main pour vous demander, à l'occasion, des détails complémentaires sur Larcier et tout ce qui concerne l'affaire. On ne peut pas songer dès l'abord à demander tout ce qu'il faut savoir. Cela ne vous vient que peu à peu.

M. Galoin ne vous donnait pas des explications pour étaler la beauté de son système. Il vous disait cela par politesse, pour ne pas avoir l'air fermé et mystérieux, et pour vous tenir au courant du travail même de son esprit; d'ailleurs, et je m'en suis aperçu par la suite, il ne vous disait pas absolument tout. Il y avait bien des choses qu'il conservait pour lui. Il m'expliqua plus tard pourquoi il se gardait d'émettre des hypothèses incomplètement formées, de peur qu'un signe de désapprobation ou d'incrédulité chez son interlocuteur ne l'encourageât à renoncer à une piste qui pouvait, en somme, être bonne.

--On dit des choses devant quelqu'un, me dit-il, on a une idée, et la personne à qui on en parle n'a pas l'air de votre avis. On ne se demande pas si elle a réfléchi avant de vous désapprouver, on est malgré soi impressionné par son attitude, et l'on abandonne quelquefois son idée. On a tort.

Je demandai à M. Galoin quand nous partirions pour Londres, mais il lui était impossible de s'en aller avant le lendemain à quatre heures.

N'était-il pas imprudent de laisser prendre à Marteau une trop grande avance? Il me répondit qu'il ne s'en inquiétait pas, et cette assurance m'imposa d'autant plus confiance qu'il n'avait pas l'habitude d'affirmer ainsi les choses avec autant d'autorité.

Ce ne fut donc que le lendemain, à quatre heures, que nous nous retrouvâmes dans le train de Boulogne.

Blanche et moi, nous étions très contents de voyager avec un détective.

Elle lui posa des questions sur sa vie avec cette jolie indiscretion des femmes qui se fait si facilement excuser.

M. Galoin nous raconta très bonnement qu'il avait été économe dans un lycée et qu'il y avait eu des histoires... Une somme qu'il avait empruntée à la caisse et qu'il n'avait pu rétablir à temps. L'affaire s'était arrangée, grâce à des appuis. Il avait perdu sa place d'économe, et il avait pu obtenir, grâce à ces mêmes relations, d'être employé parfois par la Sûreté générale, qui le chargeait de missions payées.

Il faisait ce métier depuis quatre ans et il avait déjà rendu quelques services très importants, notamment en retrouvant une

bande de faussaires, et en apportant un peu de clarté dans la comptabilité très embrouillée d'une grande société financière.

Je lui demandai s'il y avait vraiment à la Sûreté des détectives extraordinaires.

Il me répondit qu'il s'y trouvait des hommes intelligents, souvent un peu trop infatués, qui n'avaient sans doute pas toutes les qualités d'ingéniosité qu'ils voulaient bien se prêter, mais qui possédaient néanmoins une aptitude remarquable à faire «causer» les gens.

--C'est ce qui ma manqué au début de ma nouvelle carrière, me dit M. Galoin. Je n'osais pas parler aux gens, j'avais toujours peur d'être indiscret en les interrogeant... Puis je m'y suis fait. J'ai fini par acquérir la manière de poser des questions, qui fait que ceux à qui on s'adresse sont contents d'être interrogés. Cela s'apprend par routine, oui, sans qu'on s'en doute.

Blanche s'étonnait qu'il portât toute sa barbe. Il lui semblait qu'il lui était moins facile ainsi de modifier son visage et de se grimer.

--J'en ai rarement l'occasion, lui dit M. Galoin. Jusqu'à présent je n'ai pas été chargé de missions où je sois absolument forcé de dissimuler mon état. Et puis ce n'est pas ma spécialité de me grimer; je ne saurais pas; ça se verrait. J'ai toujours été habitué à porter ma barbe. J'ai une figure assez normale, je dirai même assez banale; je n'ai pas--du moins je ne le crois pas--une tête de roussin.

Nous n'étions que trois dans notre compartiment. Le train, à toute allure, descendait la pente de Chantilly. M. Galoin avait

remplacé son chapeau melon par une casquette et s'était installé pour lire son journal dans un coin du compartiment. Blanche et moi, chacun de notre côté, nous l'examinions avec curiosité.

Blanche lui demanda à brûle-pourpoint:

--Vous êtes marié, monsieur?

Il quitta le journal, sourit un peu de l'indiscrétion de mon amie, puis il dit:

--Non, madame.

Blanche sentit très bien la signification de ce sourire et rougit, mais elle ne voulut pas avoir l'air de s'en apercevoir.

--C'est bien plus commode d'être libre, dit-elle, pour voyager ainsi...

Et la conversation tomba.

M. Galoin reprit sa lecture, mais il lisait distraitement, car il posa tout à coup le journal et me fit quelques questions sur l'affaire qui nous occupait.

Il parut beaucoup s'intéresser à ce fait que le cadavre n'avait pas été retrouvé. Il me posa de nombreuses questions sur l'uniforme de Larcier qu'on avait découvert dans le jardin. Puis il reprit sa lecture.

--Pourquoi posez-vous ces questions? demanda Blanche, décidément d'une indiscrétion un peu gênante.

--Pour savoir, répondit simplement M. Galoin, qui sourit encore pour atténuer la sécheresse de sa réponse.

--Je me demande, lui dis-je, pourquoi Larcier, qui ne savait pas l'anglais, est allé plutôt à Londres qu'en Belgique. Cela ne vous frappe pas?

--Non, dit M. Galoin. En ce moment, je ne pense pas à Larcier, je pense à retrouver Marteau. Il ne faut pas faire deux choses à la fois.

--Excusez-moi de vous poser des questions.

--Mais faites donc, faites donc! répondit-il. Cela ne me gêne en aucune façon. Ma profession est d'interroger, et il serait vraiment extraordinaire que je fisse des difficultés pour répondre. Je ne donnerais pas le bon exemple.

--Eh bien, je voulais vous demander si vous avez une idée quelconque pour retrouver ce Marteau à Londres. Ça me paraît terrible. Je sais bien qu'il y a des hôtels où les Français vont de préférence, mais si ce Marteau sait l'anglais, ce qui est bien probable, et qu'il veuille, sur l'ordre de Larcier, échapper aux recherches, je crois qu'il a plutôt dû descendre dans un hôtel purement anglais où ne vont pas d'ordinaire des Français, et qui ne se trouve pas spécialement signalé à l'attention de la police française... D'abord, est-il sûr que Marteau soit à Londres?

--C'est ce que nous verrons, répondit évasivement M. Galoin.

Il me sembla qu'il devait avoir quelques indices, car, lorsqu'il ne savait rien, il le disait. J'arrivais peu à peu à le connaître. Je me dis qu'à ce moment, précisément, il couvait sans doute une de ces idées naissantes, qu'il ne voulait pas me montrer pour ne pas risquer d'affaiblir la foi qu'il commençait à avoir en elle.

Nous cessâmes de parler de l'affaire Larcier. Je me rapprochai de Blanche et nous nous mîmes à causer amicalement tout bas, non sans remarquer de temps en temps un coup d'œil furtif à M. Galoin. Nous nous sentions gênés l'un et l'autre. Il y avait entre nous quelque chose d'inexpliqué, et tant qu'un tiers ne s'était pas trouvé avec nous, nous n'avions pas été troublés; mais maintenant que notre intimité avait pour témoin l'œil inquisiteur de M. Galoin, nous n'étions plus aussi tranquilles.

XIII

Blanche n'avait jamais traversé la mer et se réjouissait beaucoup d'aller à Londres. Le temps était très beau, et tout nous annonçait une traversée agréable.

Nous nous installâmes sur le pont, sur des «rockings», pendant que M. Galoin se promenait en fumant sa pipe.

--Il observe à droite et à gauche, me dit M^{me} Blanche.

--Non, lui dis-je, il ne regarde rien du tout. Il ne se croit pas obligé, parce qu'il est inspecteur de la Sûreté, de prêter l'oreille à tous les vents et à user ses efforts dans une attention inutile. Il n'a point d'indices à recueillir sur le bateau. Alors, il se repose, tout simplement.

--Il a l'air comme ça, mais je suis persuadée qu'il travaille.

Je vis que ma blonde amie tenait à son idée romanesque et classique du détective toujours en éveil.

M. Galoin l'effrayait et l'amusait à la fois.

De Folkestone à Londres, le voyage se fit sans incidents. A la gare de Charing-Cross, M. Galoin nous quitta, après avoir pris rendez-vous avec nous pour dîner à l'hôtel qu'il nous indiqua.

C'était un hôtel français, nouvellement bâti, qui se trouvait dans une petite rue toute proche de Leicester square.

Blanche ouvrait de grands yeux en traversant Londres dans l'auto où nous étions montés. J'étais tout heureux de la voir près de moi, étonnée et émerveillée, et très content aussi de rester seul avec elle. Il me semblait que nous retrouvions notre intimité, un instant troublée par la présence de M. Galoin.

Nous allâmes déposer notre petit bagage à l'hôtel, puis nous nous promenâmes dans Coventry street et dans Piccadilly en attendant l'heure du dîner.

Le soir, je retrouvai M. Galoin. Il paraissait de bonne humeur, mais un peu agité. Il m'expliqua qu'il en était ainsi chaque fois qu'il suivait une piste.

Comme Blanche était très fatiguée de son voyage, elle monta se coucher presque tout de suite après le dîner, et nous restâmes, M. Galoin et moi, à nous promener devant l'hôtel. Puis nous gagnâmes Leicester square dont nous fîmes trois ou quatre fois le tour. M. Galoin me parlait de Londres, qu'il aimait beaucoup.

--Malheureusement, je n'ai jamais pu y venir en promenade. J'avais toujours une occupation qui m'absorbait, et cela m'amuserait de flâner dans Londres.

Je n'osais pas l'interroger sur ses démarches, mais il y vint de lui-même.

--Vous savez que, depuis notre arrivée à Londres, dit-il, jusqu'à l'heure du dîner, soit en trois heures, j'ai vu des quantités de personnes.

Puis il me dit sans transition:

--Je ne me rappelle plus s'il y avait une sonnette à la porte du petit jardin de la maison de Toul. Je vois bien la charnière et les gonds qui étaient à gauche, mais je ne vois pas s'il y avait au haut de la porte une petite tige de fer pour sonner en ouvrant.

Je le regardai avec un peu de stupéfaction:

--Vous connaissez le jardin de Toul?

--Oui, me dit-il. J'y suis allé avant-hier. C'est pour cela que nous ne sommes partis que plus tard... Je ne savais pas comment l'enquête avait été menée là-bas... Légèrement... un peu légèrement. Ils n'ont même pas été jusqu'au grenier, où se trouvait une caisse de vieux papiers intéressants. Ce sont ces papiers qui m'ont fourni des indications pour mes recherches à Londres. J'ai vu quelles relations le vieux Bonnel avait ici. J'ai vu qu'il était en rapport avec un nommé Hilbert, qui est homme d'affaires à Londres.

--Alors vous avez pensé que Larcier, ayant trouvé de ces papiers parmi ceux qu'il a emportés, s'est mis en relation avec ce Hilbert?

M. Galoin ne répondit pas. Il fit simplement un geste évasif dont je ne saisis pas la signification et dont je fus un peu surpris; car il m'avait semblé que, sur la piste mystérieuse qu'il suivait en ce moment, il s'avancait avec beaucoup de certitude.

--Le diable, continua-t-il, c'est que ce Hilbert n'habite plus à l'adresse que j'ai retrouvée dans les papiers du grenier. Ils sont assez anciens. Ils remontent à dix ou douze ans. Depuis ce temps-là, Hilbert a déménagé probablement deux fois. Je ne sais pas exactement où il perche, mais je sais qu'il est vivant, et qu'il est à Londres. L'adresse qu'indiquaient les papiers de Toul est une petite rue près de Ludgate-Hill. Je m'y suis rendu cet après-midi. Hilbert en est parti depuis longtemps, et je n'ai d'abord trouvé personne qui se souvînt de lui. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'ayant frappé à tout hasard à une porte, dans l'escalier, au deuxième étage, je me suis trouvé en présence d'un vieux commis d'assurance qui se souvenait de Hilbert, et qui a pu m'indiquer, non pas l'adresse de mon homme, mais un marchand de tabac de Fleet street, dont Hilbert avait été jadis le client et l'ami. Je me suis rendu dans Fleet street... Ce marchand de tabac avait cédé son fonds. Son successeur ne savait pas du tout où il demeurerait, mais il m'a donné l'adresse d'une autre personne qui sait où est présentement le marchand de tabac... Vous voyez qu'il faut y mettre de la patience. Cette autre personne n'était chez elle ce soir; je la verrai sûrement demain matin, et je pense bien retrouver le marchand de tabac dans la journée de demain. Je pense que le marchand de tabac ne sera pas long à me donner l'adresse de Hilbert et, quand j'aurai mis la main sur Hilbert, je retrouverai promptement... Enfin nous ne serons pas loin de la solution.

--Mais croyez-vous, interrompis-je, que Larcier soit encore à Londres?

M. Galoin fit son geste évasif. Il en était ainsi toutes les fois que je lui parlais de Larcier, et il semblait avoir complètement oublié celui que nous recherchions.

Je me disais: «C'est un homme qui ne complique pas les difficultés. Il veut d'abord mettre la main sur Marteau, et il sait que, quand il aura Marteau, Larcier ne sera pas loin.»

--Je vais avoir ma journée de demain très occupée, continua M. Galoin, ce qui vous permettra de faire visiter plus complètement Londres à M^{me} Chéron... Elle est charmante, cette dame!

M. Galoin savait-il les rapports exacts qu'il y avait entre Blanche Chéron et moi? Etais-il au courant des relations de Blanche et de Larcier?

Nous marchâmes quelques instants en silence, et je me demandai pendant ce temps si je devais éclairer mon compagnon sur ce point.

Je lui racontai donc ce qu'il en était, comment Blanche et moi nous avions été rapprochés par notre désir commun de retrouver Larcier, et quels liens d'affection très tendre unissaient Blanche à mon pauvre ami.

M. Galoin m'écouta en silence, puis il me dit:

--Cette dame, votre amie, aimait beaucoup ce garçon?

--Je crois, lui répondis-je.

--Ah! reprit-il simplement, d'un air songeur.

Puis il ajouta:

--Il faut pourtant qu'elle s'habitue un peu à cette idée qu'elle ne pourra sans doute plus reprendre avec Larcier les rapports d'amitié qu'ils avaient jadis ensemble.

--Je ne sais pas si, malgré le crime de Larcier, Blanche n'aura pas pour lui un grand élan d'indulgence...

--Oui, répondit M. Galoin, toujours mystérieux. Mais enfin, dans l'hypothèse où elle serait contrainte de ne plus revoir Larcier, il vaudrait mieux dès à présent peut-être, l'habituer à cette idée et l'assurer qu'elle trouvera des consolations autre part. Il faut être plein de gentillesse pour elle, et l'on peut, sans en avoir l'air, l'accoutumer à cette idée de séparation...

Je ne comprenais pas très bien ce que disait l'inspecteur; je me demandais s'il n'y avait pas dans ses paroles une certaine ironie, et si, ayant remarqué l'intimité presque tendre qui existait entre Blanche et moi, il ne voulait pas dire que, ces consolations dont il parlait, Blanche les avait déjà trouvées.

La conversation s'arrêta. J'étais un peu fatigué et je repris avec M. Galoin le chemin de l'hôtel.

XIV

Le lendemain, quand je me levai, M. Galoin était déjà parti. Il m'avait simplement laissé un mot. Il me disait que, sans doute, il ne reviendrait pas avant le soir. Je retrouvai Blanche dans le hall de l'hôtel, et je lui racontai ce que, la veille, l'inspecteur m'avait dit de son voyage à Toul et de ses recherches à Londres.

Blanche m'écouta avec passion; elle retrouvait enfin en M. Galoin l'image traditionnelle du détective. Je ne lui parlai point de la partie de la conversation qui la concernait. J'étais gêné, on le conçoit, de lui en dire quelque chose.

Nous sortîmes ensemble dans Londres, et nous allâmes nous promener au Jardin Zoologique. Vraiment j'éprouvais un bien-être parfait à marcher à côté de Blanche, du même pas. Quand elle le ralentissait un peu, c'était un prétexte pour lui prendre doucement le bras et pour me rapprocher d'elle.

Je ne voulais pas songer à ce qui adviendrait aussitôt que nous rencontrerions Larcier; je ne voulais pas m'imaginer qu'il faudrait quitter Blanche et cesser de passer avec elle toutes les heures de la journée, comme j'en avais acquis la douce habitude depuis quelques jours. A un moment, comme nous allions l'un à côté de l'autre, dans une allée déserte, je la regardai. Elle leva les yeux. Son regard rencontra le mien. Ce fut comme un contact physique. Nos yeux gênés, presque blessés, se détournèrent aussitôt et nous marchâmes quelques instants en silence. Nous arrivâmes au tournant de l'allée où se trouvaient plusieurs promeneurs. Ce fut à la fois un soulagement et une déception de ne plus être seuls, mais je sentis très bien, et elle dut sentir, elle aussi, qu'à la prochaine occasion, cette gêne intime s'accuserait encore. Nous prîmes une auto pour sortir du Zoological Garden, mais nous avions beau être seuls dans la voiture, ce n'était pas l'isolement absolu; il y avait du monde qui nous croisait et la voiture était ouverte.

Elle nous arrêta à Regent street, et nous en descendîmes pour regarder les boutiques, dont chacune retenait l'attention de Blanche.

C'est alors que je me dis qu'un jour ou l'autre, nous retrouverions Larcier... Bien qu'il ne se fût rien passé de grave entre Blanche et moi, j'avais comme une espèce de remords. Peut-être même, qui sait? allions-nous rencontrer notre ami tout à coup...

Londres est grand, mais, en somme, le quartier que les Français fréquentent est très restreint, et, malgré les précautions que Larcier devait être obligé de prendre, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il fût attiré par ce coin de la ville où reviennent naturellement tous les continentaux.

Tout à cette idée que nous pouvions nous trouver d'un moment à l'autre en présence de Larcier, j'eus comme un tressaillement quand je m'entendis appeler par mon nom.

Je vis devant moi un jeune homme blond, élégant, que je ne reconnus qu'au bout d'un instant. C'était M. de Simond, lieutenant dans mon régiment, qui suivait les courses et qui se trouvait à Londres pour assister au meeting d'Epsom.

--Mais qu'est-ce que vous faites ici, mon brave ami? me dit-il après avoir salué Blanche Chéron d'une inclinaison de tête soigneusement polie.

Un peu embarrassé, je lui expliquai le but de mon voyage.

Il me dit que j'avais peut-être tort de me donner tant de mal, que je ferais mieux de revenir au régiment auprès de mes camarades, et de reprendre ma vie habituelle, afin de faire peu à peu le silence sur cette affaire déplorable.

--On est très monté là-bas, me dit-il, contre Larcier, je n'ai pas besoin de vous le dire, mais aussi un peu contre vous. Je ne sais pas exactement ce qui se passe parmi les sous-officiers, mais j'en ai cependant un écho à notre mess. Vous savez, aux écuries, les officiers causent avec leurs maréchaux des logis, si bien que, quand nous nous réunissons à l'heure du déjeuner, nous sommes un peu fixés sur l'état des esprits...

... Qu'on dise pis que pendre de Larcier, cela ne me paraît que trop juste. Je sais bien qu'on a des tendances à tomber sur un homme qui s'est mis au ban de la société, mais enfin, c'est un criminel, un grand criminel, et tout ce qu'on dira ne sera jamais complètement injuste. Seulement, ce qui m'ennuie très sincèrement, ce qui ennue quelques-uns d'entre nous, c'est de voir que, vous, vous soyez mis dans le même sac. Je vous dis les choses un peu brutalement.

J'ai gardé un bon souvenir de vous, n'est-ce pas? Je vous ai fait faire une partie de vos classes, et je vous ai eu deux mois sous ma coupe quand j'ai commandé le peloton des élèves brigadiers. Je ne vous passe pas de pommade, mais je vous ai toujours considéré comme un gentil garçon capable de faire un excellent sous-officier et même davantage, si vous aviez l'idée de préparer Saurmur... Je peux donc me permettre de vous dire que je ne suis pas content de ce que j'entends autour de moi sur votre compte. Cela n'a rien de précis, évidemment... On ne prétend pas que vous avez été le complice de Larcier... Seulement, on a des façons de parler de vous qui ne sont pas aimables, moins dans ce que l'on dit que par le ton qu'on y met. Si vous étiez là-bas, mon ami, je suis persuadé que cela changerait les choses. Vous absent, on continue à dire que vous êtes parti on ne sait où, à la recherche de Larcier... J'ai même entendu insinuer que vous saviez parfaitement où il était, et que vous étiez tout bonnement allé le retrouver... On n'affirme pas positivement que vous êtes en train de partager avec lui le produit de son crime, mais si on ne dit pas ça, on ne dit pas le contraire.

Elle est très bien, cette petite femme, reprit-il à voix basse, en me désignant Blanche, qui, pour nous laisser causer tranquille-

ment, s'était arrêtée à quelques pas, à une devanture, qu'elle examinait avec beaucoup d'attention.

J'inclinai la tête sans répondre. Il ne me convenait pas de donner à M. de Simond des informations plus détaillées sur le compte de Blanche.

--Sans blague, continua M. de Simond, vous ne savez pas où est Larcier?

--Non, mon lieutenant, je vous assure.

--Eh bien, mon ami, croyez-moi, ne vous attardez pas, et revenez là-bas, vous savez. Il faut tenir compte un peu de l'opinion du monde. Une fois qu'on a commencé à dire du mal de quelqu'un, et à se faire une mauvaise opinion de lui, c'est très difficile aux amis de faire revenir les gens sur leur idée. Rentrez donc à Nancy.

J'écoutais parler le lieutenant. Il s'exprimait comme un homme du monde d'une intelligence moyenne, qui aime bien parler, dire des choses sentencieuses. Il occupait ainsi, en discutant avec une autorité satisfaite, les quelques instants qu'il avait à tuer en attendant le moment de déjeuner et de partir pour les courses.

Il me demanda si je n'irais pas à Epsom l'après-midi. Il y avait perdu deux cents livres la veille. Il me parla du spectacle de l'Empire et de l'Alhambra, et m'invita à aller le voir à l'hôtel Carlton, si j'étais encore à Londres pour quelques jours.

Je vis qu'il n'était pas trop préoccupé par les conseils et les indications qu'il m'avait données. Je lui en sus gré. Tout de même, en le quittant, j'étais très irrité contre les sous-officiers de mon

régiment. Il y avait longtemps que j'étais parti de là-bas et cette entrevue avec M. de Simond rafraîchit mes souvenirs.

A vrai dire, je n'étais pas ennuyé de ce qu'ils disaient de moi; mais cette espèce de haine méchante et satisfaite de tous ces gens pour Larcier m'inspira pour eux une aversion violente. Et plus vivement encore, je désirai retrouver Larcier, pour avoir de son crime l'explication que j'attendais. Mais arriverais-je jamais à confondre tous ces malveillants?

Nous déjeunâmes, Blanche et moi, dans un restaurant du Strand, très mouvementé et très pittoresque, et nous nous amusâmes beaucoup de nos efforts malheureux pour nous faire servir par ces Anglais, exactement selon nos souhaits.

Puis nous allâmes passer une partie de la journée à la National Gallery et, comme c'était mercredi, nous assistâmes à la matinée d'un théâtre.

Londres nous fatiguait un peu. Aussi, après la matinée, vers cinq heures et demie, au lieu de continuer à nous promener dans Regent street et dans Piccadilly, nous rentrâmes machinalement à l'hôtel, pour voir, soi-disant, s'il y avait du nouveau.

Arrivé là, je décidai d'écrire une lettre à ma famille. Comme je n'avais pas de papier à lettres, Blanche m'invita à venir en prendre dans sa chambre.

C'était une large chambre claire, à deux fenêtres, meublée d'un grand lit de cuivre, d'une armoire anglaise en noyer ciré, et de plusieurs sièges et fauteuils en faux style Empire.

Au lieu d'écrire, nous nous assîmes chacun sur ces fauteuils. Quand notre fatigue fut un peu calmée, nous nous aperçûmes

que nous étions seuls, et notre embarras recommença.

Blanche s'était levée; elle était allée ouvrir un petit secrétaire. Je me levai aussi, je m'approchai d'elle, et je restai à côté, debout, sans rien dire. Puis, brusquement, en lui passant une main derrière la tête, j'approchai de mes lèvres sa tempe et ses fins cheveux blonds.

A peine lui eus-je donné ce baiser furtif que nous restâmes à nous regarder comme deux coupables. J'étais comme exténué d'émotion. Je revins m'asseoir sur un des fauteuils. Elle s'assit sur l'autre. Je la regardai, et lui dis:

--Pardonnez-moi! C'était impossible de me taire plus longtemps. Il arrivera ce qu'il arrivera. Ce n'est pas impunément qu'on peut rester pendant de longues heures auprès d'une femme comme vous. J'ai pris l'habitude de vous. Je sens que je vous aime, c'est-à-dire je le sais maintenant, mais je le sens depuis longtemps.

--C'est très mal! Oui, c'est très mal!

Je me figurais que j'étais très malheureux et très torturé, mais je n'en étais pas sûr, car je sentais que Blanche m'écoutait. J'éprouvais aussi une impression que je ne voulais pas reconnaître et qui peut-être était un sentiment de grande joie. J'aimais Blanche. Il me semblait qu'elle m'aimait aussi. Mais qu'est-ce qu'une joie dont on ne peut se rendre compte? Et, du moment qu'on s'imagine être torturé et malheureux, c'est qu'on l'est réellement.

Je me levai au bout d'un instant. Je serrai la main de Blanche, sans oser la porter à mes lèvres, et je lui demandai la permission

de m'en aller, car j'étais trop troublé.

Je descendis l'escalier et je sortis de l'hôtel. J'arrivai jusqu'à Trafalgar square, presque sans m'en rendre compte. Je fis l'inventaire de ce qui s'était passé, et je me trouvai infâme à l'idée que j'avais trahi ce malheureux Larcier. Je pensais que Blanche et moi, il faudrait nous séparer, cacher au fond de notre cœur le secret de notre faiblesse.

J'étais encore assez jeune pour m'exalter pendant quelques instants en pensant à ce sacrifice. Mais je savais très bien que la joie morale d'un sacrifice aussi méritoire était tout de même d'assez courte durée, et j'entrevois déjà le moment où, séparé à jamais de Blanche, je mènerais une existence morne et désolée. Le régiment me semblait odieux, et d'autre part, que ferais-je dans la vie civile?

Il ne m'était pas encore arrivé de vivre auprès d'une femme d'une façon aussi continue. Et d'ailleurs, je n'avais trouvé personne dont le caractère répondît si bien à mes goûts. Jusque-là, ma vie était assez heureuse parce que je n'avais pas connu cela, mais maintenant je ne pourrais plus m'en passer. J'étais comme ces malheureux qui supportent très bien le froid tant qu'ils ne se sont pas approchés du feu.

Maintenant que Blanche était entrée dans ma vie, et que j'avais connu le charme rare d'avoir auprès de moi une compagne, cette compagne, il m'était impossible de reprendre mon existence d'autrefois.

Nous nous retrouvâmes, Blanche et moi, à la table du restaurant de l'hôtel; je lui tendis la main, elle me tendit une main gla-

cée. Nous nous assîmes sans rien dire, de chaque côté de la table, en attendant M. Galoin.

On nous apporta une lettre de lui. Il ne viendrait pas dîner. Il nous disait de nous mettre à table sans l'attendre. Il dînerait ailleurs et serait à l'hôtel avant neuf heures. Et le mot ajoutait simplement: «Tout est en bon chemin.»

--Pour qu'il écrive cela, dis-je d'une voix altérée, il faut qu'il soit près d'aboutir.

--Oui, dit Blanche... Quand il est dans le doute, il ne s'avance pas autant.

Nous parlions, l'un et l'autre, d'une voix indifférente,--d'une fausse voix toute changée. Puis, c'est à peine si nous dûmes un mot jusqu'à l'arrivée de M. Galoin. Un peu avant neuf heures, en regardant du côté de la fenêtre, je le vis dans la cour de l'hôtel; il se dirigea vers la salle à manger. Il entra, et tout de suite sa physionomie satisfaite nous causa, à Blanche et à moi, une grande impression d'angoisse. Larcier était retrouvé; l'échéance était arrivée, et le moment d'obéir à notre devoir...

M. Galoin s'assit et me dit:

--Il se peut que ce soir j'aie besoin de vous pour une confrontation. J'ai télégraphié à Paris. Paris a télégraphié au juge d'instruction de Toul et j'attends d'un moment à l'autre un mandat d'amener. On arrêtera l'assassin suivant la loi anglaise, c'est-à-dire qu'on le mettra en sûreté en attendant que les juges d'ici aient statué sur son cas et maintenu la valabilité de l'arrestation. L'important est qu'il soit sous clé.

Nous étions suffoqués, Blanche et moi, en l'entendant. Comment? nous avions été chercher cet agent à Paris pour qu'il arrêtât notre ami?... C'est nous qui nous étions substitués à la police pour faire payer à Larcier le prix de son crime?... Je regardais M. Galoin sans comprendre...

Il savait pourtant pourquoi nous nous étions mis à la recherche de Larcier... J'avais bien expliqué à Rocheton, mon ami du ministère de l'Intérieur, que je voulais un détective pour m'aider dans mes recherches, mais qu'il ne fallait pas que ce détective eût une mission officielle...

Je regardai M. Galoin, et ne sus que lui dire:

--Je ne veux pas qu'on arrête Larcier!

C'est alors qu'il me regarda--et cette seconde, je ne l'oublierai jamais--et qu'il me dit simplement:

--Il n'est pas question d'arrêter votre ami Larcier. Il est question d'arrêter un assassin... Il s'agit d'arrêter Bonnel...

--Bonnel?...

--Oui, Bonnel... l'assassin de Larcier...

XV

Nous nous étions tus. M. Galoin nous raconta ce qui suit:

--En arrivant à Toul, je m'étais rendu tout de suite à la maison du crime et j'avais fait demander par des gens du voisinage le commissaire de police, en lui disant que j'étais envoyé par la Sû-

reté. Il vint assez vite, et nous parcourûmes ensemble la maison du crime. C'est à ce moment que je découvris dans le grenier les papiers dont je vous ai parlé. Je n'y attachais pas encore une très grande importance, et je ne me rendis compte de ce qu'ils valaient que lorsque j'examinai les vêtements de Larcier. Ils étaient déposés au greffe, avec les autres pièces à conviction, et j'obtins, assez difficilement d'ailleurs, un mot du juge d'instruction, pour qu'on me laissât regarder de très près ces vêtements, ou plutôt les morceaux de ces vêtements--car il faut que je vous parle ici d'une particularité intéressante, et dont les journaux n'ont pas fait mention--c'est que la tunique était tailladée. J'examinai les morceaux de drap qui, par endroits, adhéraient à la doublure, et je fus frappé d'un détail qui avait échappé, je crois, à la sagacité de M. le juge d'instruction: les vêtements avaient été bien lavés, mais c'était surtout du côté de la doublure de satinette grise. Aucune trace de sang n'y demeurait; mais je vis, sur le contour de la tache qu'y avait laissée l'humidité, un léger liséré brunâtre. Je pensai donc que ces vêtements avaient été tachés de sang sur la doublure...

Pourquoi l'assassin s'était-il ainsi taché? Je rapprochai ce fait de la disparition du cadavre, puis je rentrai précipitamment à l'hôtel, où j'examinai une partie des papiers que j'avais dénichés au grenier.

C'est dans ces papiers que je découvris les noms de quelques correspondants de Bonnel, et particulièrement de ce Hilbert, sur qui j'ai enfin mis la main.

Parmi ces adresses, se trouvaient aussi celles de deux ou trois maisons de banque de Paris.

Je pris le train de nuit, de façon à être à Paris de très bonne heure, puisque nous devons partir à quatre heures pour Londres. D'ailleurs, si mon enquête n'avait pas été suffisamment avancée à ce moment-là, je vous aurais prié de remettre le voyage, ma présence à Paris étant nécessaire.

C'est grâce aux deux ou trois visites que je fis avant de vous retrouver à la gare du Nord, que je pus reconstituer la vie de Bonnel...

Je n'avais pas communiqué mes impressions au juge de Toul, puisque celui-ci avait son idée, et il ne faut pas contrarier les gens... mais ma conviction était faite.

Etant donné ce que vous m'aviez dit, j'étais sûr désormais que Larcier était venu demander ses comptes de tutelle à son oncle, et mes investigations m'avaient prouvé que le vieux Bonnel était à peu près ruiné... J'ai très bien pu reconstituer sa vie pendant ces dernières années...

Ce qui perd des scélérats comme ce Bonnel, c'est qu'ils ne sont pas tout à fait des scélérats. Il y a chez eux beaucoup plus de négligence, d'imprudence et parfois de guigne, que de scélératesse.

Il y avait seize ans que le père Bonnel, pour la première fois, avait été sollicité par un de ses amis pour une affaire de bourse qui devait donner des résultats extraordinaires. Il perdit ce jour-là cinquante mille francs, qu'il était sûr de pouvoir rétablir, et qui faisaient partie de l'actif des mineurs Larcier. C'est pour rattraper ces cinquante mille francs malencontreusement perdus que Bonnel, pendant seize ans, s'acharna à spéculer; non pas avec une déveine persistante, car il se serait peut-être arrêté, mais avec des alternatives de chance et de malchance qui, même dans les

meilleurs moments, le laissaient assez loin du pair pour qu'il n'osât pas s'arrêter, et pour qu'il repartît encore à la recherche de ce qui lui manquait pour combler le déficit.

Après douze ans de lutte, le capital des enfants Larcier se trouvait complètement anéanti. Il y avait quatre ans que Bonnel empruntait pour envoyer à M^{me} Larcier et à ses enfants les intérêts dont ils avaient besoin pour vivre.

Dès lors, le père Bonnel s'enfonça dans toutes sortes de combinaisons, réussit à trouver quelques clients qui lui confiaient des fonds qu'il hasardait, soi-disant, dans des spéculations, et pour lesquels il donnait de soi-disant dividendes de quinze à dix-huit pour cent. C'était, bien entendu, le capital qui lui servait à payer ces arrérages, et à servir en même temps toutes les rentes en retard qu'il devait envoyer à M^{me} Larcier.

Il trouva pas mal d'argent autour de lui et grâce à ses combinaisons, il aurait pu se soutenir pendant une dizaine d'années encore peut-être. Mais il voulait spéculer, avoir l'espoir de rembourser. Il ne voulait pas se résoudre à être un escroc à ses propres yeux. Aussi continuait-il à spéculer, espérant toujours qu'il mettrait la main sur le renseignement précieux, sur l'affaire magnifique qui le tirerait d'un seul coup de ses embarras et lui permettrait de faire honneur à ses engagements.

Depuis six mois il amusait la mère de Larcier avec des promesses, pour éluder les demandes de rentes en retard qu'elle lui réclamait.

Quand Larcier arriva, le soir, à la porte de son tuteur, il sonna trois fois avant qu'on vînt lui ouvrir. Puis le vieillard descendit lui-même. Il eut un sursaut en voyant son pupille. Il bredouilla

quelques mots pour expliquer qu'il n'avait pas de domestique. Le vrai est que son unique bonne était partie depuis une quinzaine, et qu'il avait pris, pour la remplacer, une femme de ménage qui ne venait que le matin.

Le père Bonnel préparait lui-même son dîner: des œufs et de la charcuterie. Les voisins savaient qu'il vivait très simplement, mais ils attribuaient cette économie à une certaine rapacité, et son renom d'avarice ne faisait qu'accroître la confiance des personnes qui lui avaient remis des fonds.

Il emmena Larcier jusque dans sa salle à manger, et ne songea qu'au bout d'un instant à lui demander s'il avait dîné.

Larcier cherchait à dire des paroles vagues, préoccupé de l'idée qu'il avait à demander de l'argent, et ne se doutant pas que son vieux tuteur était encore plus tourmenté.

Il accepta de se mettre à table...

On ne peut pas savoir exactement à quel moment Larcier parla au vieillard de ses comptes de tutelle. Il est probable que ce fut après dîner. L'autre dut être affolé par cette mise en demeure. Puis il monta avec son pupille dans son bureau qui se trouvait à l'étage supérieur.

Il y eut, sans doute, une préméditation, extrêmement courte et rapide... Il me semble qu'il faut admettre l'idée de la préméditation, parce que Bonnel devait apercevoir les avantages de la disparition de Larcier et de sa propre disparition; en tuant Larcier, il se débarrassait d'un créancier gênant. En se tuant lui-même d'apparence, il se débarrassait de tous ses créanciers. En enle-

vant tous ses papiers, il faisait disparaître les traces de ses escroqueries...

Il est certain, selon moi, que Larcier a été frappé dans le bureau de son tuteur, pendant qu'assis à table il attendait que le vieillard prît place sur son fauteuil et étalât devant lui les papiers qu'il était allé chercher dans son secrétaire. Le secrétaire se trouvait derrière Larcier... J'ai visité le bureau. Les sièges n'étaient plus à la place qu'ils occupaient au moment du crime, mais j'ai vu que, normalement, Larcier avait dû se placer en face du fauteuil de Bonnel, par conséquent de l'autre côté du bureau, soit entre le bureau et le secrétaire, et Bonnel a dû prendre, dans son secrétaire qu'il a ouvert, une arme, un couteau... Il s'est vu tout à coup derrière Larcier; l'occasion s'offrait à lui, et il a donné dans le dos du jeune homme un coup de couteau qui a dû amener une mort immédiate. La tunique devait se trouver percée dans le dos, à gauche. Mais le trou fait par l'arme eût fourni une preuve accablante contre Bonnel. Aussi a-t-il pris soin de couper avec un ciseau l'étoffe de la tunique en différents sens, ce qui a fait croire au magistrat instructeur que l'assassin avait eu d'abord l'intention de brûler la veste compromettante, et qu'il y avait probablement renoncé, parce que cela lui semblait un peu long. Le juge a bien fait réunir les différents morceaux de la tunique, mais il ne les a pas fait mesurer. Il aurait pu constater que le côté droit se trouvait plus étroit que le côté gauche, parce que la lame avait produit un trou régulier, et que, pour faire disparaître cette trace, l'assassin avait coupé une bande mince d'étoffe qu'il avait emportée probablement avec lui, pour la jeter quelque part, ou pour la brûler. Cette dernière hypothèse est moins probable que l'autre, car j'ai examiné la cheminée et je n'ai trouvé aucune espèce de cendres.

Qu'est-ce que Bonnel a fait du corps de Larcier? Nous n'en savons rien, et Bonnel seul, si nous mettons la main sur lui, pourra nous le dire. La vérité, c'est qu'on n'a pas procédé, sur ce point, à des recherches minutieuses. On s'est contenté de regarder si le cadavre n'avait pas été enfoui dans le jardin. On a examiné également une pièce de terre que possédait le vieux Bonnel, qui est située à deux kilomètres de là. Si l'on se donnait la peine d'explorer le pays, on trouverait peut-être le corps, soit dans la rivière, soit dans l'un de ces fossés recouverts d'une espèce d'aqueduc pour l'écoulement des eaux, comme il y en a beaucoup de ce côté-là. Nous aurons probablement tous les détails en mettant la main sur Bonnel.

Le crime aura dû être commis assez tôt dans la soirée. Comme l'assassin n'a pris le train qu'à quatre heures trente du matin, à la petite gare près de Toul, il a eu quatre ou cinq heures devant lui pour préparer cette fausse piste et faire disparaître le corps. N'oublions pas qu'après avoir tué Larcier, Bonnel l'a fouillé et a trouvé dans sa poche la procuration que M^{me} Chéron avait donnée à la victime. C'était assez imprudent de toucher cet argent, mais il est probable que l'assassin n'avait aucune ressource et qu'il a préféré courir ce risque que de mourir de faim. Il s'est donc fabriqué pour lui une fausse procuration au nom de Marteau... Il est bien certain que Marteau et Bonnel ne font qu'un.

Pour toucher de l'argent, il me semblait extraordinaire que l'assassin eût pris un complice. C'est la première circonstance qui m'a donné l'éveil. Certes, l'assassin avait besoin de cet argent. Certes, si cet assassin eût été Larcier, il eût été dangereux pour lui, étant donné que l'affaire était connue, d'aller voir aussi ouvertement un homme d'affaires de Paris...

Voilà donc pourquoi j'étais persuadé que si nous retrouvions Marteau nous retrouverions Bonnel... Nous l'avons d'ailleurs retrouvé... J'ai enfin, hier, mis la main sur Hilbert, qui habite à deux pas d'ici, près du Soho square. J'avais pris des renseignements sur ce Hilbert qui a une réputation assez fâcheuse. Il était bien possible que Bonnel se fût confié à lui, ayant besoin de lui pour des affaires encore en train.

Il était dangereux d'aller chez Hilbert et d'obtenir de lui des renseignements qu'il ne m'eût sans doute pas donnés; le meilleur parti était de suivre Hilbert, ou de s'aposter aux environs de sa porte pour le cas où Bonnel viendrait lui rendre visite.

J'étais donc en faction depuis dix heures du matin, aussitôt après avoir eu l'adresse de Hilbert par le marchand de tabac que j'ai retrouvé. Vers onze heures et demie, j'ai vu Hilbert sortir de chez lui. Je me suis attaché à ses pas. Il est allé à la gare de Waterloo où il a pris le train pour Claremond. A la gare de Claremond, un homme âgé l'attendait, en qui je reconnus Bonnel.

Je ne sais pas ce qu'ils sont allés manigancer dans une maison du village, mais moi, je me suis mis en faction à l'auberge voisine, et, quand ils sont repartis prendre le train, je me suis trouvé derrière eux, en faisant, naturellement, tous mes efforts pour me dissimuler. C'était d'autant plus difficile que je voulais avoir l'oreille au guet.

J'avais envoyé une dépêche à Paris pour obtenir un mandat d'amener. J'ai téléphoné à l'hôtel pour voir si mon mandat d'amener était là. Comme j'avais déjà prévenu la police anglaise, je trouvai à Waterloo street, en arrivant, un détective qui s'est joint à moi, et qui s'est attaché aux pas de Hilbert. Maintenant

Hilbert et Bonnel sont dans la petite maison de Hilbert, près du Soho. Je ne sais pas ce qu'ils trament entre eux, mais d'après mon collègue d'ici, Bonnel doit quitter Londres et même l'Angleterre dès demain. Il n'y a donc pas de temps à perdre...

XVI

Au même instant, on ouvrit la porte du restaurant où nous nous étions attardés, et l'on apporta un mot à M. Galoin. Il y jeta les yeux, puis nous dit :

--Il y a du bon. L'homme est sous clé. On m'appelle là-bas pour le reconnaître.

Puis M. Galoin nous quitta.

Nous étions seuls dans la salle du restaurant. Je m'approchai de Blanche, puis je lui baisai la main. Nous n'avions rien dit. Nous avions découvert l'innocence de Larcier, mais nous apprîmes en même temps sa mort ! Il y a bien des cas dans la vie où le malheur des uns... Mais c'est gênant quand on s'en aperçoit...

Je conduisis Blanche jusqu'à la porte de sa chambre. Je lui baisai une seconde fois la main, et nous nous séparâmes sans rien dire.

Les journaux de Londres, dans leur édition du matin, ont publié tous les détails relatifs à l'arrestation de Bonnel. Ces détails ont été reproduits le soir dans tous les journaux de Paris. Ils sont arrivés jusqu'à notre ville de garnison, et la réhabilitation de Larcier a dû faire son coup de foudre parmi les sous-officiers du ré-

giment. M. Galoin, qui avait affaire à Londres pour suivre le procès de Bonnel devant les juges anglais, nous a donné congé, et nous sommes revenus en France, mais non sans nous être arrêtés chez un prêtre de ce pays-là, qui, d'une façon toute expéditive, a uni Henri Ferrat à Blanche Chéron. Il nous restait à faire régulariser notre union en France. L'important était de continuer notre voyage de noces à Paris.

XVII

J'ai quitté le régiment. Depuis longtemps un de mes oncles m'avait gardé une place d'inspecteur d'assurances qui m'oblige à faire de fréquentes tournées en province. Ma femme est un compagnon de voyage trop agréable pour que je n'aie pas adopté d'emblée cette combinaison.

FIN

E. GREVIN--IMPRIMERIE DE LAGNY--9-24

Sources et licence

Texte : <https://www.gutenberg.org/ebooks/71293>. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.